

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

FOI ET SOUFFRANCE

mai - juin 2000

35 F

202

*Face aux échecs, aux épreuves et
aux crises, quelle espérance ?*

*De la peur au bonheur de soigner
le chemin d'un envoyé !*

*Une certaine idée de Dieu
est morte sur la croix*

202 - 2000

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

Le comité de rédaction 1

Douleur soulagée ?... Souffrance ignorée ?

Yves ORVAIN 3

Deux entretiens téléphoniques

Jean DESCHASEAUX 7

Face aux échecs, aux épreuves et aux crises, quelle espérance ?

Abel BOUSSEAU 10

De la peur au bonheur de soigner...

Dominique TRIMOULET 17

"Épreuves d'amour et chemin de vie"

Marie-Michèle GROLLERON 25

Derrière toute intoxication, une aspiration ?

Lothar LANDVOGT 30

Une certaine idée de Dieu est morte sur la croix

Jean-Marie PLOUX 42

SOURCES

L'incompréhensibilité de Dieu [fin (?)] 57

UN LIVRE - UN AUTEUR

La souffrance de Bertrand VERGELY 65

EN LIBRAIRIE

Dessins et destins d'enfants... (S. BAQUÉ) 71

Le retour du proscrit (D. BLANCHET) 72

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

« **N**e parlez pas de la souffrance, vous ne savez pas ce que c'est ! » Si cette consigne du cardinal VEUILLLOT aux prêtres de Paris semble avoir été souvent respectée dans nos recherches et nos publications, c'est sans doute autant par insouciance que par humilité. Le temps n'est pas si loin où, dans nos cénacles, les travailleurs de la santé étaient considérés comme de seconde zone. Mieux valait s'attaquer à la misère et à ses causes, dans l'idée, pas toujours vérifiée, que, là au moins, on pouvait expliquer et éradiquer !

Mais on ne fait pas impunément l'impasse sur la souffrance, cette grande énigme de la condition humaine. Tôt ou tard, elle vous revient en pleine figure, que ce soit la souffrance d'un proche ou la sienne propre, que ce soit la souffrance des peuples qui jalonne l'histoire humaine et dont le siècle qui s'achève n'a pas manqué.

À l'heure où notre Église nous invite à "*proposer la foi*", pouvons-nous indéfiniment contourner l'objection la plus communément et la plus fréquemment entendue : « *Si Dieu existe, comment peut-il permettre la souffrance ?* ». Ne rêvons pas d'un ravalement de façade qui fournirait une réponse toute faite. Au côté d'un lit d'hôpital, chacun d'entre nous a fait l'expérience d'aborder une terre inconnue, où notre registre habituel de communication, les mots comme les gestes, devenait inadéquat. La même appréhension nous saisit en ouvrant ce dossier : qui sommes-nous pour oser prendre la parole ?

Comme dans de précédents numéros¹, un premier constat apparaît dans les témoignages de ceux qui se tiennent aux côtés des souffrants : seul le renoncement à un savoir préalable permet le lent apprentissage d'un autre regard, d'une autre écoute. Yves ORVAIN montre que, si la médecine progresse pour combattre la douleur, la souffrance, avec son lot de silence et de solitude, reste massivement ignorée. Et les entretiens téléphoniques relatés par Jean DESCHASEAUX illustrent ce constat.

Mais pourquoi "*être là*", en ce lieu de "*non-sens*" immédiat ? Pourquoi ces appels des souffrants ? Pourquoi ce dévouement des bénévoles ? Pourquoi cet attachement des soignants à leur profession ? Pourquoi cet entêtement de l'Église à envoyer en ces lieux où elle n'a pas le dernier mot ?

1. Voir particulièrement les numéros 170 (*Sida, paroles recueillies*), 177 et 178 (*Violences*).

Envoyé à la rencontre des malades du sida, Abel BOUSSEAU n'a pas de réponse, sinon sa conviction profonde, paradoxale, que *"Dieu est là"*, au cœur de l'impuissance. Dominique TRIMOULET lui fait écho en partageant son cheminement d'aide soignant : quand se brise la vitre destinée à se protéger de la souffrance de l'autre, une révolution s'amorce, source d'humanité et lieu possible de révélation.

Marie-Michèle GROLLERON désigne à son tour le déplacement vécu de la question initiale : non plus *"pourquoi la souffrance ?"* mais *"quel est ce lieu en nous qui nous tient vivants ?"* Prêtre allemand, aumônier d'une clinique accueillant des malades intoxiqués, Lothar LANDVOGT nous décrit sa collaboration avec l'équipe soignante. Elle tranche avec notre tradition française de la séparation, mais les trois thèmes de méditation insérés dans le parcours thérapeutique sont, là encore, centrés sur la vie.

Trois éclairages suivent. Loin de fournir une solution à l'énigme, ils sont autant d'invitations à ne pas la fuir mais à la faire résonner dans différents registres. Jean-Marie PLOUX, en théologien, nous montre pourquoi les réponses du passé sont inaccessibles à l'homme contemporain. Invitée à relier le scandale de la souffrance à la gratuité de Dieu, la parole chrétienne est inséparablement reconnaissance d'un abîme et pressentiment d'une jointure. Pour le mystique Jean de la CROIX, seule l'obscurité de la foi convient à la ténèbre qui enveloppe la lumière divine. Enfin, l'ouvrage du philosophe Bertrand VERGELY, recensé par Bernard TURQUET, développe utilement la réflexion simplement amorcée dans ce numéro.

Traces de vie dans la nuit : il serait aussi vain de nier la nuit que de taire la vie.

Jean TOUSSAINT

Prochains dossiers :

- Croissance et précarité
- L'art

Douleur soulagée ?... Souffrance ignorée ?

par Yves ORVAIN

prêtre de la Mission de France

Yves ORVAIN est membre de l'équipe "Santé Paris". À la retraite professionnelle, il intervient comme formateur dans différents groupes et comme accompagnateur en soins palliatifs.

« On peut se demander si notre médecine moderne et scientifique n'est pas là, en fait, pour que le cri de souffrance de l'homme malade soit noyé sous les thérapies d'urgence : je m'occupe de ta douleur, mais je ne veux pas entendre ta souffrance. »

Tel était le constat, et l'interrogation, qu'écrivait un patient, lui-même médecin spécialiste réputé, maintenant décédé.

La médecine progresse dans la connaissance et la maîtrise du phénomène de la douleur physique, mais la souffrance morale qui accompagne la douleur échappe, elle, à tout savoir ; elle ne peut être réduite par des traitements médicamenteux ou chirurgicaux.

Si la douleur est un phénomène physique extrêmement complexe, il est souvent difficile de la séparer de la souffrance qui, elle, est un ensemble de manifestations psychologiques, morales, spirituelles difficiles à cerner, phénomène qualifié de "**souffrance totale**".

Mais il est rare d'observer, dans les comptes-rendus d'examens de toutes sortes qui remplissent le dossier d'un patient, la moindre allusion à ses sentiments ou des remarques quant à la façon dont le malade perçoit ce qui lui arrive... comme si ces éléments risquaient d'enlever de l'objectivité aux observations cliniques. Les problèmes personnels dans lesquels se débat le patient peuvent pourtant fort bien alimenter les troubles physiques et psychiques liés à la maladie, exacerbant la douleur totale tout aussi fortement

qu'ils minent son pouvoir de résister à un affaiblissement croissant.

Toute maladie est source d'anxiété, en particulier si, en dépit des traitements divers, elle s'aggrave au point de menacer la vie de manière évidente. On a alors tendance à laisser les malades seuls face à leurs peurs et à ne leur accorder que des paroles rassurantes qu'ils deviennent très vite mensongères.

La souffrance du malade gravement atteint est un marécage où il s'engloutit seul. Il devient esclave de sa souffrance. Il affronte son destin seul, même s'il est l'objet d'une attention aimante. Il entre souvent dans ce qu'on pourrait appeler "**le cycle des trois S**" :

- Une **Souffrance** qui ne peut se dire en raison d'une trop grande douleur et/ou parce que l'entourage est déstabilisé, ou inattentif ou indifférent, enferme le patient dans son silence.
- Le **Silence** étouffe la relation, coupe la communication, replie le patient sur lui-même et donc l'enferme dans sa solitude.

- La **Solitude** vécue comme une épreuve destructrice et incompréhensible accroît la souffrance et l'alimente.

La **souffrance totale** est l'indice d'un manque, d'une incomplétude. Ainsi, tel malade constate :

« Je penche maintenant dans le sens de la déprime. Rien n'émerge. Ne pas pouvoir faire de projets ; vivre en se demandant chaque matin ce que je vais faire de ma journée. De bilan en bilan, je n'arrive pas à vivre. L'avenir est flou. À cela s'ajoute le manque de forces pour réaliser quoi que ce soit... Et puis il y a le retour imprévu de ces abominables élancements douloureux... »

La douleur et la souffrance cisailent les réseaux de relations du patient avec son entourage, perturbent ses facultés intellectuelles et sa dimension spirituelle :

« Extrêmement épuisé, comme un bateau qui penche... Ai-je peur ? Même pas vraiment. Je fais souffrir les autres qui m'aiment, je m'appuie sur eux comme le ne l'ai jamais fait. Bien sûr, bien souvent je garde seul le

désir d'être ramené au port où les vieux bateaux fatigués peuvent prendre leur retraite paisible, et puis s'enfoncer doucement dans l'eau un peu glauque accueillante des épaves. Mais aurai-je vraiment l'énergie d'attendre cette immersion définitive ?... »

Aussi, en même temps que sont prises des dispositions thérapeutiques (parfois très sophistiquées) pour soulager la douleur physique, le rôle de l'entourage accompagnant le malade va être, non de lui offrir des paroles de réassurance faciles, mais de lui permettre d'exprimer sa plainte, de mettre en mots sa souffrance, de libérer son anxiété.

Quand la douleur physique est contrôlée, la souffrance verbalisée peut permettre une ouverture, un changement de niveau de conscience, une croissance ou une maturation d'être. Elle peut favoriser une évolution personnelle au plan psychique, émotionnel, métaphysique.

Ainsi ce patient d'une soixantaine d'années : il sait l'échéance que lui fixe la maladie.

Peu à peu il fait une relecture de sa vie, parle de ses échecs, de ses regrets, de ses désirs, notamment celui de revoir une femme admirée, quand il était beaucoup plus jeune. Celle-ci, contactée par l'équipe soignante, vient lui rendre visite, et l'on verra le patient poursuivre son chemin vers sa mort, plus apaisé, aisé, malgré quelques périodes d'angoisse.

Ou cette femme, très âgée, solidement sceptique sur le plan religieux, qui parle à ses proches, quelques jours avant sa mort, d'un rêve qu'elle a fait : elle se déplaçait longuement en ville, en taxi. Celui-ci la laissait finalement, seule, devant une porte. Elle poussait cette porte et était submergée par une lumière indicible, faite d'intensité et de douceur...

Ou bien ce patient, "malade à vie" parce qu'inguérissable avec les moyens médicaux

actuels : il se sent invité, par sa foi religieuse, et soutenu par son entourage, à vivre "sa finitude humaine", c'est-à-dire, selon ses propres termes, « *à ne pas chercher à la nier, mais à l'accepter comme constitutive de sa vie, en ce monde.* »

Permettre à la personne humaine malade de demeurer un être humain lucide est l'aide la plus précieuse qu'on puisse lui apporter, en lien avec les soins médicaux et infirmiers requis par son état. « *Un humain qui ne perd jamais son statut d'humain, est un humain relié au divin* » écrit Marie Balmory, psychanalyste et théologienne.

« *Ce n'est pas la souffrance qui est rédemptrice, mais l'accompagnement qui est rédempteur.* » (Mrs Ciceley Saunders, initiatrice des soins palliatifs en Europe).

Deux entretiens téléphoniques

par Jean DESCHASEAUX
prêtre du diocèse de Saint Dié

**Ayant rejoint l'équipe "Santé Paris",
Jean est à la retraite professionnelle.
Il était aide-soignant auprès des
personnes âgées en maison de retraite.
Il poursuit une activité bénévole avec
l'association "Écoute Cancer".
Il nous relate deux entretiens au
téléphone.**

Cette femme venait de me parler de métastases, suite à un traitement après un cancer du sein. La nouvelle cinglante venait de lui parvenir. Elle était abasourdie, choquée, presque aphone. Elle téléphonait de l'autre bout de l'hexagone, et moi quelque peu troublé par sa grande détresse, mais aussi dans un réflexe d'économie, voulant lui éviter d'alourdir sa facture de



téléphone, je me mets en quête d'un relais sur place. Je commençais à lui indiquer une adresse et un numéro de téléphone près de chez elle, quand elle me dit dans un souffle « *Non, non, ne cherchez pas ; parlez-moi, je veux entendre votre voix.* » Elle ne me connaissait pas, je ne la connaissais pas, nous étions dans l'anonymat.

Ce besoin d'entendre une voix pour cette femme, je l'avais ressenti très fort, comme une supplique, et sur le coup, j'en étais tout interloqué : moi qui étais là pour ÉCOUTER, voilà que l'appelante me demandait de lui PARLER.

Dans quelle solitude était-elle plongée ?

Quel devait être son isolement ?

Ce n'est pas tant la maladie et comment la soigner qui la faisait souffrir pour l'heure, que la situation d'exclusion et d'enfermement dans laquelle elle était, à cause de cette maladie.

Mais elle voulait en sortir, que je l'aide à trouver en elle les mots qui la sauveraient du naufrage, que je l'aide à exprimer ce qu'elle portait en elle de souffrance rentrée. Ce qu'elle put faire effectivement après que je lui eus

réexprimé ce qu'elle m'avait communiqué dans les premières minutes de l'entretien, et que j'eus osé entrer dans son tissu relationnel. Mission accomplie.

ooooo

« *Est-ce que ça existe des malades qui sont seuls ?* » Ce fut l'entrée en matière de cette femme que j'ai eue trois quarts d'heure au bout du fil. C'est vrai qu'elle était seule, très seule, malgré l'existence d'un mari et d'une fille qui attendait une naissance.

Elle n'en pouvait plus, elle était au bout du supportable, dans un état d'épuisement extrême à cause de cet isolement, de cette non-communication avec ceux dont elle aurait pu attendre quelque attention.

C'est pour cela qu'elle a pris le téléphone, ce qu'elle n'avait encore jamais fait, même dans les pires moments de son cancer. Mais là, elle n'en pouvait plus, il lui fallait casser cette prison, parler, parler et parler encore. Et ce qu'elle me dit par la suite m'aida à comprendre son état d'excitation et de révolte.



En effet, son mari travaillait toute la journée sans jamais l'appeler. Quand il rentrait, « *il ne me passait rien* », c'est son expression qu'elle a répétée plusieurs fois. En fait, il niait sa maladie, et était encore plus violent, plus tyrannique qu'avant le cancer.

De plus, il ne voulait pas qu'elle téléphone. Ajoutez à cela que la sonnette de la maison ne fonctionnait plus, qu'il n'y avait toujours pas d'interphone au bout de l'allée du jardin, que la voiture n'était plus en état de rouler. Bref, tout concourait à l'isoler du monde.

Pourtant, après m'avoir décrit sa situation présente, elle m'a parlé de jalons qu'elle avait posés pour s'en sortir. Elle mettait beaucoup d'espoir dans une assistante sociale qui devait lui trouver une maison de repos afin de "changer d'air", et qui s'était également engagée à chercher une association de visiteurs de malades à domicile, afin qu'elle ait à qui parler.

C'est sur ces paroles d'espoir qu'elle a pris congé, calmée et heureuse d'avoir pu confier ce qu'elle vivait de difficile et d'angoissant.

Face aux échecs, aux épreuves et aux crises, quelle espérance ?

Le ruban rouge qu'il arbore à la boutonnière n'est pas celui de la légion d'honneur mais celui de la lutte contre le sida. Volontaire à l'association Aides, membre de Chrétiens-Sida, Abel est également secrétaire national des équipes associées à la Mission de France.

par Abel BOUSSEAU
prêtre du diocèse de Poitiers

*« Lumière pour l'Homme aujourd'hui
Qui vient depuis que sur la terre,
Il est un pauvre qui t'espère,
Suscite une réponse en moi.
Ouvre mes yeux, afin qu'ils voient
De quel amour tu me poursuis ;
Comment savoir d'où vient le jour,
Si je ne reconnais ma nuit. »*

J'ai vraiment le sentiment que tout est dit dans cet hymne de l'Avent. Le monde du Sida fait partie du monde de la nuit. Sa transmission se propage beaucoup "de nuit", quand les hommes et les femmes tentent de s'aimer, quand ils cherchent à travers la drogue à fuir cette vie qu'ils ne peuvent plus supporter parce qu'elle est trop lourde, parce qu'elle leur en a trop fait voir. En utilisant cette expression "de nuit", je pense évidemment à l'entretien de Jésus avec Nicodème qui se passe la nuit ; Nicodème est dans sa nuit et il vient parler avec celui qui représente à ses yeux un peu de lumière. Je pense aussi, bien sûr, à St Jean de la Croix et je pense à Thérèse de Lisieux dans la dernière année de sa vie.

Depuis que je suis avec les malades du Sida, (déjà auparavant, mais plus encore aujourd'hui), je suis hanté avec eux par la question du Mal : "Pourquoi ça ?" Depuis des années, je cherche et je n'ai pas trouvé, et plus j'avance, plus je suis convaincu qu'il est impossible de donner une réponse à ce

pourquoi. Mes amis me disent quand ils souffrent trop, physiquement ou moralement : "Mais pourquoi Dieu me fait vivre ça, à moi ? Tu me dis que Dieu est créateur et en même temps tu me dis que Dieu ne veut pas le mal et la souffrance, comment expliques-tu qu'il serait créateur de toute chose et qu'il ne serait pas créateur du mal ?" Nous connaissons tous ces questions posées par celui ou celle qui souffre... ! Et plus j'avance, moins je trouve de réponse, si ce n'est deux convictions de plus en plus forte : Dieu est impuissant devant la souffrance des hommes et pourtant, c'est là que je le rencontre. C'est pour moi le plus grand Mystère à l'intérieur duquel je cherche, je trouve et je rencontre Dieu.

Je voudrais aborder dans ce témoignage deux points qui me tiennent à cœur :

- Le premier, c'est qu'il est possible de trouver de la lumière dans la nuit du Sida ;
- Le deuxième, c'est que le monde du Sida est la terre sacrée que je foule aux pieds à la suite de Moïse, « *Dieu était là et je ne le savais pas !* »

IL EST POSSIBLE DE TROUVER DE LA LUMIÈRE DANS LA NUIT DU SIDA

Depuis maintenant quatre ans que je vis cet accompagnement de malades du Sida, je puis témoigner que tous cherchent une lumière dans la nuit qui est celle de cette maladie. Certains d'entre eux et d'entre elles font un chemin vers la lumière ; la quête de sens que je découvre chez beaucoup d'entre eux est pour moi aussi une lumière qui me permet de tenir quand c'est vraiment trop lourd à porter.

Quand ils frappent à notre porte pour la première fois, c'est parce qu'ils n'en peuvent plus ; car c'est dur de parler de cette maladie, et surtout la première fois. Ils ont vraiment le sentiment d'un échec irrémédiable de leur vie, et le regard des autres pèse lourd sur eux. Ils ont cherché à retarder le plus possible le moment de la révélation à leur famille et à leurs amis. Le rejet que provoque cette maladie n'est pas une fable, il est bien réel dans beaucoup de cas. À cette peur du rejet s'ajoute le sentiment de culpabilité ; en effet, si l'on met à part les malades qui ont été contaminés par

les transfusions sanguines, la contamination est liée soit à la drogue soit au vagabondage homo ou hétérosexuel. Ils savent bien qu'ils ont eu un comportement à risque ; de plus, ils ont perdu leur famille, leurs amis et souvent aussi leur travail et il arrive même qu'ils aient perdu leur logement.

Que reste-t-il dans ces situations-là ? Partir ? Fuir dans l'alcool ? Le souvenir le plus impressionnant pour moi reste celui de Pascal, sonnant à ma porte un matin de printemps parce qu'il n'en pouvait plus : il avait tout largué : sa compagne, sa fille, son logement, son travail. En quelques jours il avait dépensé tout l'argent qu'il avait ; il prenait trois cuites par jour, était logé dans une mesure innommable et ne mangeait plus que des boîtes de conserves qu'il faisait réchauffer sur son poêle à mazout. Est-il possible de tomber dans une déchéance plus complète ?

Si je me permets de parler de la situation de Pascal, c'est parce qu'il a accompli un chemin considérable vers la lumière au cours des trois années où je l'ai accompagné, jusqu'à sa

mort, le 17 février 1998. Je lui ai ouvert ma porte et il a ouvert la mienne, ma porte intérieure ; il venait faire un tour presque tous les jours avec son chien "Gorby" ; il prenait un café avec moi et nous causions... Ainsi, jour après jour, le film de sa vie se déroulait sous mes yeux et plus j'écoutais, plus j'étais atterré devant le poids que des hommes et des femmes ont à porter sur leurs épaules depuis la petite enfance.

Peu à peu, Pascal a diminué l'alcool jusqu'à cesser pratiquement de s'enivrer, si ce n'est dans les moments de crises. Je l'ai mis en relation avec l'association "Aides" où j'étais entré moi-même comme volontaire ; nous l'avons logé rapidement dans un appartement relais, puis il a retrouvé un logement en rencontrant une nouvelle compagne. Oh certes, tout n'était pas réglé pour autant ; il m'a appris combien il est difficile, pour ne pas dire impossible de guérir certaines blessures qui remontent à la petite enfance ; il est possible de soigner, mais je crois réellement que certaines blessures ne peuvent se guérir. Nous pouvons en revanche apprendre à vivre

avec ces blessures et grandir avec elles. Je suis le témoin émerveillé du chemin parcouru par un certain nombre de garçons et de filles qui ont considérablement grandi à partir du moment où ils ont trouvé une écoute respectueuse et une affection.

Que mettons-nous sous ces trois mots : "échec, épreuve et crise" ?

- **L'échec**, pour un malade, est lié d'abord à sa vie : il a souvent manqué d'amour dans son enfance ; dans certains cas, on l'a violé en le prenant comme on prend un jouet, le faisant grandir trop vite et le figeant en même temps à ce stade de l'enfant qui ne pourra plus grandir parce que son entourage lui a coupé les ailes. Au stade où il en est aujourd'hui, l'échec le renvoie au traitement qu'on lui a fait subir ; certains malades sont en échec thérapeutique, ce qui veut dire que leur organisme ne supporte pas la composition de molécules qui est tenté en bi – tri – ou quadri thérapie ; 40 % des malades connaissent cet échec thérapeutique. Pour nous qui les accompagnons, en plus de

l'échec thérapeutique, nous vivons des échecs par rapport à des projets élaborés avec eux, ou même parfois sans eux malheureusement, projetant sur eux notre propre désir. Nous disons souvent entre accompagnants que "rien n'est jamais gagné définitivement".

- **La "crise"**, ce sont les moments où ils vont tellement mal dans leur corps ou dans leurs psychisme qu'ils retombent dans des comportements qu'ils avaient momentanément abandonnés : alcool, drogue, agressivité. L'échec a, dans certains cas, un côté définitif alors que la crise est par définition passagère. Dans ces moments, il faut être là pour aider à dépasser ce stade de la crise, sans rejeter, sans pour autant baisser les bras, sans répondre à l'agressivité par notre propre agressivité, mais au contraire en essayant d'être le rocher le plus solide possible sur lequel ils pourront cogner pour assouvir la violence qui est en eux, et sur lequel ils pourront reconstruire quand la crise sera passée.

- **L'"épreuve"** est un mot que je n'entends pas dans le monde du Sida, peut-être parce qu'il aurait à leurs yeux une résonance de discours religieux et moralisateur. Ils ont hor-

reur que l'on s'apitoie sur leur sort ; pour eux, la pitié est aussi une forme de rejet. Donc je ne dirai rien sur ce mot-là en ce qui les concerne. En revanche, en ce qui me concerne, moi personnellement, c'est un mot qui a du poids. Il me renvoie au feu qui purifie en rendant plus solide, il évoque ces situations où je suis affronté à l'échec et à la crise et qui me renvoient ma propre image de fragilité, mais aussi à la tentation permanente de la "toute puissance" qui voudrait pour l'autre ce qui nous semble bon pour lui, mais sans lui ! En même temps l'épreuve me convoque au silence de la prière et de la contemplation. C'est là en effet que je puise la solidité qui ne m'appartient pas, mais que le Christ m'invite à puiser au fonds de mon puits, comme la Samaritaine.

LE SIDA EST UNE TERRE SACRÉE

La mission qui m'a été confiée d'être avec les malades dans cette nuit du Sida est le lieu de l'expérience la plus forte que j'ai eu la chance de vivre depuis 36 ans que je suis prêtre.

Pourquoi ? Précisément parce que je fais là l'expérience que la terre de la vie de l'homme est une terre sacrée. Cette expérience, je l'avais connue auparavant dans l'accompagnement des Mouvements d'Action Catholique Rurale et dans mon engagement de prêtre ouvrier. La terre de mission qui est la mienne aujourd'hui me met en présence de situations inhumaines qui sont à la limite du supportable. Or je ne cesse d'être étonné que cette terre-là soit celle où ma rencontre de Dieu soit la plus forte que j'aie connue. Je me suis souvent demandé pourquoi, et je n'ai pas d'autre réponse que les deux suivantes :

1 - Je vis là une expérience de fraternité qui me renvoie aux plus fortes pages de l'évangile et notamment au chapitre 25 de St Mathieu : *« J'avais faim, j'avais froid, j'étais malade, en prison, etc. » ; « chaque fois que vous faites ou que vous ne faites pas à mes frères, c'est à moi... »*.

2 - Face à la non réponse à toutes mes questions sur l'auteur du Mal et de la souffrance, le seul élément de réponse que je trouve est le constat de l'impuissance de Dieu

lui-même face à la souffrance. Depuis que l'Homme est Homme, il est affronté à l'angoisse de mort et au mal de vivre ; il a toujours cherché et il continue à chercher une explication ; la Bible en est le témoin à chacune de ses pages, et particulièrement le livre de Job. Le seul chemin que Dieu ait trouvé est celui de l'Incarnation, une Incarnation poussée en Jésus-Christ jusqu'à l'angoisse de la mort ; la souffrance portée au degré de la torture et pour finir, l'acceptation du passage par la mort, ce que les psychologues appellent le "lâcher prise", moment à partir duquel le "passage" à une autre vie peut commencer à s'élaborer. Depuis le martyr des moines de Tibhirine, j'ai fait mienne la parole du frère Christian expliquant pourquoi ils avaient refusé de partir pour échapper au risque : *« Être là parce que Dieu est là ! »* Je ne vois pas d'autre explication qui me convienne pour parler de ma présence aux côtés de ceux qui souffrent.

Or cette explication ne répond pas à ma question du "pourquoi ?" le Mal et la souffrance ; elle dit pourquoi il est bon que je sois

là, comme le dit Pierre au moment de la Transfiguration : « *parce que Dieu est là* » sur cette terre sacrée du Sida, qui me renvoie à la contemplation du Serviteur d'Isaïe. Le rationnel n'a rien à voir là-dedans, c'est du domaine du Mystère qui appelle non pas une explication, mais une contemplation et pas une contemplation doloriste qui magnifierait la souffrance ; la souffrance, je la combats, je la hais ; mais c'est tout simplement là que Dieu

me donne rendez-vous : pour le rencontrer, le contempler, puiser en lui l'énergie de poursuivre la fraternité au-delà de mes forces humaines.

Allez-y comprendre quelque chose ? Justement, il n'y a rien à comprendre, il y a du divin à contempler !

23 mars 2000

De la peur au bonheur de soigner : le chemin d'un Envoyé !

par Dominique TRIMOULET
prêtre de la Mission de France

Dominique TRIMOULET n'imaginait pas que la Mission de France lui demanderait de réintégrer, comme prêtre, sa profession d'aide-soignant. Membre de l'équipe MDF des quartiers nord de Marseille, Dominique collabore à la pastorale diocésaine de la santé.

Je travaille depuis sept ans dans un petit hôpital privé de Marseille, dont six dans un service de chirurgie générale. C'est un hôpital de quartier. Celui-ci est composé de populations immigrées (maghrébins et comoriens) avec quelques îlots résidentiels.

Je suis aide-soignant depuis 1976. Ma vie professionnelle se partage en deux pério-

des séparées par les cinq années de formation au séminaire de la Mission de France.

J'ai été envoyé comme prêtre au travail à plein temps, après avoir été laïc travaillant à mi-temps. Quand en avril 1987, j'ai quitté l'hôpital pour entrer au séminaire, je pensais ne plus y remettre les pieds. Depuis bientôt deux ans, je travaille avec un bonheur que je n'ai jamais connu.

I - QUE S'EST-IL DONC PASSÉ ?

J'évoquerais d'abord ce qui ne peut être décrit : ce qui se passe dans le "secret du cœur" (Mt 6) :

- le lent travail de la lecture biblique.
- la confiance d'une équipe qui invite à continuer la route quand on n'y voit plus clair.
- le travail intérieur de l'Esprit.
- les membres du réseau "santé"* vivant une qualité d'écoute, d'accueil mutuel, de re-

connaissance intime qui nous a tous surpris... seulement en deux rencontres.

- les rencontres avec les uns ou les autres de la communauté missionnaire de la Mission de France ; par exemple, un frère qui, en Chine, éprouvait l'aridité de ne pouvoir dire ce qui l'anime au plus profond de lui-même – silence qui consonne avec celui vécu auprès des souffrants...
- l'encouragement quotidien d'une vie d'apartement où les frères tâtonnent au jour le jour sur leur propre chemin de vérité et de vie...

Sans tout cela, je ne crois pas qu'il m'ait été possible de vivre le bonheur que je découvre aujourd'hui dans mon travail. Dans les lignes qui suivent le "je" qui parle est habité de ces multiples relations. Sans elles, je ne pense pas que j'aurais pu accueillir le ministère qui m'a été confié. Ce ministère ne se mesure pas à des tâches ou à des rôles, mais à une relecture toujours sujette à caution. La caution, c'est la confiance des autres !

* Groupe de professionnels de la santé créé à l'initiative de la Mission de France.

La pierre de fondation de mon ministère

Pendant la formation au séminaire j'ai dégagé une pierre de fondation pour mon ministère : La Bonne Nouvelle que je suis chargé d'annoncer, si elle s'effrite devant l'homme blessé, ne m'intéresse pas. Que se passe-t-il ? Que se vit-il quand la foi est réduite au silence ? Il me fallait me tenir là où la foi se tait. Et pour me tenir là, j'avais un métier qui m'offrait la relation du soin : celui-ci respecte le silence et m'est donné pour approcher l'autre. Il peut être violence, agressivité mais aussi délicatesse, apprivoisement (comme le Renard et le Petit prince).

En revenant à l'hôpital après ma formation, je reprenais un chemin déjà emprunté au nom de l'évangile. Ce que j'ai pu formuler au séminaire était une intuition de mes vingt ans. Mais j'avais vite buté sur la difficulté de vivre à l'hôpital. J'avais rencontré l'usure : j'ai assisté, impuissant, à la transformation, chez de jeunes collègues, de la générosité et de l'attention en dureté, fermeture, distance... J'ai découvert mon impatience, mon envie de fuir le stress, la

souffrance... Pourtant je ne pouvais pas me résoudre à partir parce qu'ainsi, je fuyais une part d'humanité et de moi-même. Le travail à mi-temps m'a offert la possibilité de trouver un relatif équilibre.

Je m'étais envoyé en mission et je le vivais comme un échec. Après cinq ans de distance et de réflexion au cours de ma formation au séminaire, je pouvais reprendre le même chemin : cette fois-ci j'y étais envoyé comme prêtre. Je n'étais pas devenu prêtre au nom de qualités personnelles ou de compétences particulières mais par appel – appel pour "servir en Sa présence" (Prière eucharistique n° 2). Accueillir le ministère confié passe par s'accueillir soi-même, tel qu'on est ; parce qu'il faut bien répondre "Me voici". Moi, pas celui que je rêve d'être.

Ce fut une première découverte : être envoyé vers les autres, c'est aussi être envoyé vers soi-même. Ou, autrement dit, être envoyé vers les hommes, c'est aussi être envoyé vers l'homme que je suis, vers cette part de moi-même qui n'a pas encore entendu la Bonne Nouvelle et qui l'attend.

II - ME VOICI DONC DE NOUVEAU À L'HÔPITAL

Et je retrouve les mêmes difficultés.

- Pris dans le rythme des tâches à accomplir, je suis déjà en pensée à la suivante. Envoyé pour "servir en Sa présence", me voilà absent, dans le futur des choses à accomplir et vite "hors de moi", énervé, bousculant...
- Je retrouve la même difficulté à entrer en relation comme s'il y avait une vitre entre moi et l'autre – une vitre qui n'empêche pas de se faire signe mais qui limite la communication...
- Je bute aussi sur le racisme, l'incapacité de relativiser les comportements sociaux et culturels... Mais surtout je découvre la tentation de juger celui qui condamne, de rejeter celui qui rejette...

Avec le temps, ces trois points vont devenir le ressort d'une nouvelle façon d'être.

Le silence parle

Face au discours raciste, j'apprends vite à me taire... Le moindre argument que l'on oppose à ce type de discours ne fait que l'emballer : il se nourrit de ce qu'on lui oppose. Mais je découvre que ce silence parle : au bout de six mois j'entends "Dominique ne va pas être d'accord mais...". Le discours est devenu relatif, il ne va plus de soi. Le silence en a brisé l'unanimité quand toute tentative de parole était vouée à l'échec. Pour cela, il faut que ce silence ne soit ni hautain, ni jugement mais simplement désaccord. Ce fut une première étape.

La deuxième est plus récente, elle est le fruit de la durée. J'ai observé que les collègues qui ont la condamnation facile, le jugement sec, le rejet rapide sont aussi secs, durs avec eux-mêmes. Il faut parfois du temps pour le découvrir. Il y a de la peur, de la blessure enkystée, du rejet de soi-même... Des petits gestes, des sourires furtifs m'ont dit "Eh oui ! je suis comme ça... moi aussi je traîne mon boulet"... et vite on change de sujet.

Comment aurais-je pu avoir ce regard-là si je ne l'avais eu pour moi-même ?

Un pauvre témoin

Je reviens à la première des trois difficultés rencontrées en retournant à l'hôpital : me retrouver "hors de moi" quand je suis là au nom de la présence d'un autre. S'énervé, être impatient... Quel témoignage !... Et pourtant j'ai été choisi pour "servir en Sa présence". Ce sont les patients et les collègues qui m'ont dit que je ne faisais pas fausse route. Les patients portant parfois bien leur nom : "Ne faites pas le méchant, ça ne vous va pas"... m'a-t-on dit plusieurs fois. J'ai appris à dire : "Je suis énervé" et jamais : "Vous m'énervé".

En disant mes limites : "Aujourd'hui je ne suis pas disponible...", les personnes par exemple très angoissées qui sonnent souvent, continuent de le faire parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement. Mais il leur est parfois possible de le dire. Nous nous retrouvons dans un face à face respectueux :

"Je ne suis pas disponible et je n'aime pas ça", "Je sonne souvent... et je n'aime pas déranger..." Dire ses limites, c'est prendre le risque d'entendre : "Si vous n'arrivez pas à faire votre métier avec le sourire, il faut en faire un autre." Mais en acceptant ce risque j'ouvre une possibilité de dialogue, de reconnaissance mutuelle. L'humanité de chacun devient première dans la relation soignant-soigné.

Il en va de même avec les collègues. Quand je parle simplement de mes limites ("Je n'arrive pas à rester calme avec telle personne"), cela permet à l'autre de dire : "Moi aussi...". Cela permet à chacun dans l'équipe de faire appel aux autres : "Là je n'y arrive pas, peux-tu y aller ?". Je découvre ainsi que témoigner, ce n'est pas avoir une conduite exemplaire mais c'est indiquer la direction dans laquelle je veux aller. Ce n'est pas forcément être en accord avec ce qu'on porte en soi mais être en vérité. Parler de ses limites c'est dire qu'il y a un au-delà. Un champ est ouvert aussi pour l'autre, il peut s'y retourner, se mettre en marche.

Ne jugez pas et vous ne serez pas jugé (Mt 7)

- Tentation de me juger.
- Tentation de juger les autres.

Deux versants d'une même montagne qu'un grain de foi peut jeter dans la mer. Grain semé par la parole : "Ne jugez pas et vous ne serez pas jugé". Ne jugez pas : impératif sans objet. Sortez du jugement et vous n'y serez pas enfermé par les autres. Sortez du jugement et les portes s'ouvriront, pour un bout de chemin ensemble, en partant de ce que nous sommes aujourd'hui.

Des trois difficultés rencontrées en reprenant le chemin de l'hôpital, la première et la troisième sont devenues le terreau de la parole d'un Dieu aimant sans condition...

Parfois son nom est invoqué pour une bénédiction musulmane ou chrétienne. Je la reçois et la retourne.

"Le Seigneur soit avec vous." "Et avec votre esprit." Où suis-je ?... dans une chambre d'hôpital. Ce n'est pas tout à fait les mêmes mots mais c'est le même échange qui

manifeste la présence. "Quand vous serez deux ou trois réunis en mon nom..."

Et la vitre s'est brisée

Entre ces deux difficultés déjà évoquées : la vitre.

La vitre s'est brisée. Elle était entre moi et la souffrance de l'autre, de peur que celle-ci me détruise... Pour qu'elle se brise, il a fallu tout un ensemble complexe. Il a fallu :

- entendre : « *Heureux les pauvres de cœur...* ». Entendre que les béatitudes s'adressent, entre autres, à moi et non seulement aux autres. C'est bien connu, il y a toujours plus pauvre que soi, plus affligé que soi... De quoi se plaint-on ?...
- que « *la lumière brille pour tous ceux qui sont* (pour tout ce qui est) *dans la maison* » ; même ce qu'on fonde bien fermé, bien caché... (Mt 5).
- recevoir « *Soleil qui brille et pluie qui tombe sur les bons comme sur les méchants, sur les justes comme sur les injustes.* » (Mt 5)

- trois jours de formation professionnelle de sensibilisation à l'accompagnement des personnes en fin de vie.
- un peu de yoga : s'exercer à être là dans le geste, la posture, le souffle...
- de la prière et buter sur cette vitre et demander qu'elle se brise...
- tous les mercis reçus à l'hôpital et l'accueil des malades.
- la lecture d'Alice Miller et de Lytta Basset.
- Une rencontre où je n'ai pas eu peur de la souffrance de l'autre et je n'ai pas été submergé. Je ne me suis pas dérobé et je n'ai pas coulé...

C'est à partir de cette rencontre que j'ai constaté à mon travail que la vitre était brisée. Il y a un avant et un après ; même si l'après est avec des hauts et des bas ; même s'il reste encore des éclats de verre accrochés de-ci, de-là...

La mer rouge est franchie... Il reste à marcher en homme, ayant déjà fait le passage sur la rive des autres...

Ne plus avoir peur permet de s'approcher. L'autre, avec sa souffrance, est moins

une menace : on peut se reconnaître d'une même humanité en douleur d'enfantement.

Je deviens plus ouvert à la singularité de chacun. Ce qui était pressenti chez l'autre devient sujet de dialogue. Telle cette femme âgée, l'épaule et la hanche cassées, qui sans arrêt demande pardon pour les soins qu'on lui donne. Chaque manifestation de douleur se perd dans des excuses... Quel drame traîne-t-elle dans sa vie ? Quelle souffrance refoulée n'a pas été accueillie, reconnue ? Elle a juste pu l'évoquer tout en me disant qu'il ne servait à rien de remuer le passé...

Les corps que je lave, masse, caresse, porte, soutiens, nourris, soigne sont pétris par une histoire faite d'accueils, de blessures, de rejets, de joies et de souffrances, de peines et de bonheurs... Cette histoire affleure par exemple à travers la façon de sonner ou de demander le bassin. La situation de dépendance de la personne alitée renvoie à la dépendance de l'enfance. Par exemple, derrière le drame d'un lit souillé se profile l'éducation à la propreté. Cette histoire est dans nos mains de soignants.

Par le regard miséricordieux du Père qui prend pour nous, entre autres, le chemin de la Parole dans le secret du cœur, je deviens les mains de sa miséricorde.

Et monte aux livres le chant :
« *Dans nos mains Voici le pain*
« *Dans nos mains Voici le vin*

que je continue ainsi :
« *Dans nos mains voici des corps*
« *d'homme, d'enfant, de femme.*
« *Nous te les présentons,*
« *qu'ils deviennent pour nous*
« *corps de ressuscités,*
« *corps pétri*
« *par une histoire sanctifiée. »*

"Épreuves d'amour et chemin de vie"

par Marie-Michèle GROLLERON

Après s'être consacrée à son foyer et à l'éducation de ses six enfants, Marie-Michèle GROLLERON a enseigné le français pendant quinze ans. Maintenant, elle anime, à la Chapelle Saint Bernard de Montparnasse (Paris), un groupe de lecture biblique, en lien avec le Centre d'Analyse du Discours Religieux (CADIR).

« Sous le règne d'Assarhaddon, je rentrai donc chez moi, et ma femme Anna et mon fils Tobias me furent rendus. À notre fête de la Pentecôte, c'est-à-dire la sainte fête des Semaines, on me fit un bon dîner. Je m'installai pour dîner, on m'apporta la table, on m'apporta quantité de plats fins, et je dis alors à mon fils Tobias : "Va, mon enfant, tâche de trouver parmi nos frères déportés à Ninive quelque pauvre qui se souvienne du Seigneur

de tout son cœur, amène-le pour partager mon repas ; je vais donc attendre, mon enfant, jusqu'à ce que tu reviennes." Tobias partit à la recherche d'un pauvre parmi nos frères, mais il revint en disant : "Père !" Je lui dis : "Eh bien, mon enfant ?" Il me répondit : "Père, il y a quelqu'un de notre nation qui a été assassiné, on l'a jeté sur la grand-place, et il y est encore, étranglé." Je me précipitai, en laissant mon dîner avant d'y avoir touché, pour enlever l'homme de la place, et je le déposai dans une des dépendances en attendant le coucher du soleil pour l'enterrer.

Rentré chez moi, je pris un bain et je mangeai mon pain dans le deuil, en me souvenant de la parole du prophète Amos proférée contre Béthel : Vos fêtes tourneront en deuil et tous vos chemins en lamentation. Et je me mis à pleurer. Puis, quand le soleil fut couché, je partis, je creusai une fosse et je l'enterrai. Mes voisins se moquaient en disant : "Il n'a plus peur ! On l'a déjà recherché pour le mettre à mort à cause de ce genre d'affaire, et il s'est enfui ; et de nouveau, le voici qui enterre les morts." »

Livre de Tobit, ch. 2, v. 1 à 8

A la lecture de ce passage de la Bible, me voici arrêtée brusquement sur ces larmes.

Pourquoi, soudain, ces larmes de Tobit-Père pour un inconnu mort, alors qu'au temps de Sennachérib, il dérobait les corps des fils d'Israël et les ensevelissait ?

« Là-même, il vient d'être étranglé ! » : vision insoutenable rapportée par le fils ; mort qui arrête la répétition "des œuvres de justice et des chemins de vérité" dont parle Tobit lui-même au premier chapitre de son livre.

Qu'a vu Tobit sur le visage de son fils Tobias ? Qu'a-t-il entendu dans les paroles de son fils, qui l'a mis en mouvement d'une autre façon, qui a rompu la chaîne des jours quotidiens ?

J'ai gardé ma première petite-fille, Marie, qui avait deux mois, pendant que Jean et Sylvie, ses parents, allaient à Rouen préparer l'appartement où ils vivraient. Début de vie professionnelle, début de leur vie de couple avec un enfant.

Je la rendais le samedi à sa mère. J'ai pleuré longtemps, cet après-midi là. Larmes

inexplicables, sur le moment. Que disent nos larmes ? Le mardi matin, sa mère la trouvait morte dans son berceau, morte de la mort du nourrisson.

Quelle douleur pour eux ! Quel scandale pour moi ! Tout à coup, on entre dans des couloirs obscurs, où tout fait mal. Voilà que mon fils et ma belle-fille font une expérience de la mort inconnue de moi ; que mon fils et ma belle-fille perdent leur premier enfant !

Dans cette blessure, dans cette rupture, dans cette épreuve, que pouvait-il advenir, sinon un long chemin à parcourir, une relecture de ma propre vie avec François, mon mari ? Rude chemin pour chacun de mes enfants, et le premier signe sur cette route, le jour des obsèques de Marie : son cercueil sur l'autel, à côté du pain et du vin !

Chemin de vérité pour chacun de nous : comment vit-on l'amour et le non-amour ? qu'est-ce donc que l'amour ?

Chemin de deuil aussi : deuil de l'amour, deuil de l'image qu'on se fait de l'autre, deuil de la perte.

Quelle place dans la relation ?

François avait perdu sa mère quelques années avant notre rencontre. Il a voulu voir en moi une amante, une épouse, une mère. J'ai tenu cette dernière place, voulant aplanir toute difficulté de la vie. J'ai mis du temps pour comprendre que cela ne l'aidait pas à accepter la vie.

Qu'est-ce qui fait le désir de vivre ? de ne pas haïr la vie qui vous est donnée ?

Quel est ce lieu en nous qui nous tient vifs ? Quelle est cette présence qui nous donne d'accueillir l'autre et le monde, et de ne pas voir en lui l'ennemi, le rival ? Ce don de la vie a-t-il été reçu comme don ou comme peur de vivre ?

Nous sommes descendus très bas dans la honte de cette déchéance physique qui arrive après la dépression et l'alcool.

Enlissement dans cette défaite de l'amour, pris que nous sommes dans les méandres du lien et de l'absence de lien.

Écartèlement aussi, entre le désir de fuir et l'exigence intérieure de rester pour assurer la vie des enfants.

J'ai rencontré des amis et, grâce à leur parole, j'ai franchi des seuils. Travaillant avec

un exégète sur l'Eucharistie, nous réfléchissons sur la signification du pain et du vin à la messe.

Vin des patriarches, fin du nomadisme et installation sur une terre ; vin, signe de fête ; vin, ivresse et folie ! La première trace dans la Bible, c'est l'histoire de Noé : « *Noé, le cultivateur, commença de planter la vigne. Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente.* » (Genèse 9, 20-21).

Pourquoi l'alcool ? Pourquoi l'ivresse ?

La réponse est venue : pour la traversée des apparences... "Oublier la mort" !

Deuxième seuil, une autre fois : travail de lecture sur le Déluge.

Autre réponse venue vers moi : « En tout homme, il y a un Noé qui surnage. » Cela a changé mon regard sur François et sur l'alcool.

La vie commune restait très difficile : plus un seul repas pris ensemble. Chaque jour à l'heure du dîner, François partait et revenait plus tard ; il n'acceptait plus rien de moi.

De passage à Paris, un soir, Pierre, notre troisième fils, dîne avec Anne, sa sœur, et

moi, quand son père rentre. Pierre lui propose de réchauffer le repas et le sert ; son père accepte. Le repas fini, il lui demande s'il veut une tasse de café et la lui apporte. J'étais présente et silencieuse dans la pièce. À cet instant, j'entends François qui remercie Pierre et dit à son fils : « Tu es gentil avec moi, Pierre. » Il nomme ensuite chacun de ses six enfants, en les mettant à leur place de fils et de fille, reconnaissant leur aide et leur affection et ne les voyant plus comme des rivaux.

Dans cette simplicité de geste et de parole de la part d'un fils et d'un père, je retrouvais la douceur de la relation perdue.

Pierre est reparti. Quelques jours plus tard, François mourait d'une hémorragie cérébrale, mais cette parole avait été dite par le père pour chacun de ses fils.

Quand Pierre est revenu à Paris pour les obsèques, il a fait le récit de cette soirée à ses frères et à sa sœur.

Notre fils Paul avait choisi dans l'évangile de Jean le chapitre 3 : Nicodème, de nuit, rend visite à Jésus, qui parle de naître et de renaître. Paul avait choisi cela pour son père,

qui avait si difficilement accepté de naître.

À la fin de la messe, j'ai lu les derniers mots des "Frères Karamazov". Là aussi, il y a une histoire de père et de fils. Un père est assassiné et un enfant, Illioucha, est mort pour avoir voulu défendre l'honneur et la dignité de son père. « *Karamazov*, s'écria Kolia, un ami d'Illioucha, *est-ce vrai ce que dit la religion, que nous ressusciterons d'entre les morts, que nous nous reverrons les uns les autres, et tous, et Illioucha ?* » « *Certes, nous ressusciterons, nous nous reverrons et nous nous raconterons joyeusement ce qui s'est passé* », répondit Aliocha Karamazov, moitié rieur, moitié enthousiaste.

Quelques années plus tard, j'ai lu le livre de François Apathie Roland : *Qu'as-tu fait de ton père ?* (Flammarion, 1994). L'auteur, se souvenant des "chants du Serviteur" d'Isaïe : « *... méprisé, nous n'en faisons aucun cas* » (quatrième chant, Isaïe 53, 3), comprend ce que fut la détresse de son père qui avait vécu la guerre d'Algérie, tel un exil. Il imagine alors un dialogue posthume avec lui, comme pour le rétablir dans sa dignité :

– *À qui aurais-je pu confier mon chagrin ?*

– *Quel chagrin, cher mort ?*

– *Chagrin du deuil qui n'en finit pas, du noir pour toujours, du regret qui ne se tait jamais...*

– *Quel regret, papa ?*

– *Le regret de ne pas être celui que j'apprenais à conquérir avant l'exil.*

– *Quel exil ?*

– *Lorsque j'ai quitté ma force, lorsque je ne me suis plus aimé du tout. Inondé de larmes du dedans, je me suis amolli. L'interdit de pleurer sous le soleil m'a assoiffé. Alors j'ai bu. J'ai bu jusqu'à toujours soif. C'est ça, pleurer à l'envers.*

En terminant, je puis dire qu'il est possible de retrouver la douceur de l'amour après la mort.

Qu'est-ce que la souffrance ? D'où vient-elle ?

Porter, supporter. Nous avons porté, porté très lourd.

Mais aujourd'hui, notre fille se marie...

Paris, 25 mars 2000

Derrière toute intoxication, une aspiration ?¹

par Lothar LANDVOGT

prêtre du diocèse de Mayence en Allemagne

Traduction de Claude WIÉNER

À la suite de liens noués entre le diocèse de Mayence et la Mission de France, Lothar Landvogt a partagé durant une année la vie du séminaire à Pontigny. Après avoir été responsable, pour la partie catholique, du centre œcuménique de Kranichstein dans la banlieue de Darmstadt, il exerce son ministère à Bensheim et à la clinique Falkenhof.

Dans notre monde aux incertitudes multiples, qui n'aspire pas à la sécurité, à la considération et à l'accueil, à la sympathie et à l'estime, à un peu de bonheur et de satisfaction ? Comme prêtre et aumônier de clinique, je rencontre sans cesse des patients à Bensheim, à la clinique de rééducation pour malades intoxiqués hommes,

1. J'ai regretté de ne pas trouver à mieux rendre le beau titre allemand où les mots se répondent : «Hinter jeder Sucht eine Sehnsucht ?» [Note du traducteur.]

avant tout dépendants de l'alcool et des médicaments, mais aussi de la drogue et du jeu, et je constate que derrière ces intoxications se cache une aspiration et un souhait : *« Je cherche un peu de sécurité et la réussite de ma vie de relation et de travail. »*

LE MILIEU DE VIE

Au début, la consommation de bière, de vin, et aussi l'usage de drogues et autres stupéfiants d'origine matérielle, a produit des expériences nouvelles, peut-être même agréables. Mais les moyens non matériels comme le jeu, le sexe, la musique, la responsabilité peuvent provoquer l'intoxication. L'être humain peut devenir dépendant, intoxiqué, par toutes sortes de choses, et aucune couche sociale, aucun groupe professionnel n'en est exempt. Certes les effets sont différents. Mais finalement toutes les intoxications aboutissent à l'anéantissement de la personne, sans peut-être que l'individu en ait consciemment l'intention. Il y a toujours un fil rouge à trouver : usage, abus, substitution. Au

bout d'un certain nombre d'années, ce que cela représente comme souffrance pour les personnes concernées – famille, collègues de travail, amis, communautés d'Église – et aussi pour l'intéressé lui-même, n'est plus tolérable. Alors les mariages et les amitiés se brisent, les contrats de travail sont résiliés, des prêtres sont relevés de leur ministère.

À côté du ministère à la clinique Falkenhof, l'évêque de Mayence m'a nommé conseiller spirituel de la communauté d'effort personnel et d'entraide "Kreuzbund" en vue de travailler avec eux au plan spirituel, généralement en week-end. Il est clair depuis longtemps déjà que l'intoxication n'est pas affaire de destinée individuelle, mais que c'est un système dans lequel est engagée toute la famille, et aussi le milieu de travail. La thérapie à la clinique, qui peut durer de douze à seize semaines, est un commencement pour organiser l'existence avec de nouvelles visées ou avec le retour à de bonnes vieilles organisations de la vie. Dans ces groupes à l'extérieur on trouve non seulement les intéressés, mais aussi les partenaires féminines et compagnes de vie, également concernées.

L'alcoolisme est reconnu comme maladie par la République Fédérale d'Allemagne depuis 1967. De ce fait, les frais de la thérapie sont pris en charge par les grands organismes d'assurance, par la sécurité sociale fédérale et celle des Länder. Les patients indépendants payent eux-mêmes les frais. La clinique du château de Falkenhof est un établissement de la Caritas ("Secours catholique" allemand). Au cours d'une activité de plus de trente ans s'est constitué un collectif thérapeutique qui comporte des médecins et des centres de consultation en ville, la clinique, des thérapeutes et le Kreuzbund. Le programme thérapeutique de la clinique comporte la thérapie d'entretiens – individuels ou en groupe –, l'ergothérapie, la thérapie occupationnelle et l'aumônerie.

Certains ne peuvent pas retourner après la thérapie dans leur ancien lieu de vie, parce que le mariage est brisé, parce qu'il n'y a plus de travail et plus de chez-soi. Pour ceux-là est ouverte "l'Adaption". Là, pendant une période de douze semaines, il est possible de se tester au cours d'un stage de travail. Dans quelle mesure puis-je encore porter des responsabilités ?

Dans la recherche d'un travail et d'un logement, les toxicomanes en particulier ne veulent pas retourner dans leur milieu antérieur, parce qu'ils craignent de rechuter rapidement. Tous n'arrivent pas à vivre satisfaits dans l'abstinence ; ils rechutent et doivent, au cours d'un deuxième parcours, clairement accepter de prendre de la distance par rapport à leur drogue. La rechute fait partie de la maladie.

LA PASTORALE À LA CLINIQUE ET AU KREUZZBUND

La pastorale clinique a pour support le message de Jésus, c'est une pastorale de la rencontre... Elle est ainsi axée sur la parole de Jésus : « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* » Si je fais défiler devant mon regard intérieur les rencontres sans arrière-pensée de Jésus, je vois qu'il allait vers tout homme, quoi qu'il ait fait. Il respecte et estime la personne, mais il prononce une parole claire contre les comportements déviants, étant donné que ceux-ci, sous leurs différentes formes, apparaissent

dans le champ de l'existence. La pastorale veut contribuer à ce que l'homme soit libre par rapport aux influences qui rétrécissent et raccourcissent la vie. Elle fait confiance au fait que les forces de guérison existent dans l'homme. Il s'agit de les découvrir avec le patient et de les intégrer à sa vie, afin que celle-ci retrouve sens et valeur. Les contacts avec l'aumônier ont lieu dans des dialogues de groupe ou individuels. En outre, il y a les conversations dans la cour, à la cafétéria, la participation et la collaboration aux festivités internes de la maison comme la célébration de l'Avent, de Noël, de la Saint-Sylvestre, du mardi gras, de l'été, la fête du sport.

En toute clarté avec la direction de la clinique a lieu, pendant la deuxième ou la troisième semaine de la thérapie, un tour de rencontres obligatoire pour faire connaissance. S'y enchaînent des contacts individuels sur une base de volontariat ; il est très rare qu'ils ne se produisent pas. Être ou non engagé dans l'Église, ne pas être baptisé, être sorti de l'Église ou appartenir à une autre communauté religieuse (musulmans, témoins de Jéhovah) ne semble pas être un critère empê-

chant de réfléchir avec le prêtre catholique, de rechercher des références au sens ou aux valeurs ou une spiritualité en vue d'une organisation satisfaisante de la vie. Beaucoup recherchent plusieurs fois une rencontre au cours des douze à seize semaines de thérapie. Parfois des patients demandent un entretien avec leur compagne.

Sur un rythme de quinze jours, environ trois semaines avant la fin de la thérapie, a lieu un autre tour de rencontres. Nous tournons avant tout autour du thème "réconcilier". Dans quelle mesure ai-je réussi à me réconcilier avec moi-même, à m'accepter comme je suis, à reprendre le dialogue avec d'autres, et aussi avec Dieu ? Nous préparons ensemble à la clinique, les patients et moi, la célébration méditative de clôture de la thérapie. En liaison avec ce tour de rencontres il y a une nouvelle proposition de rencontres individuelles.

Entre la cinquième et la seizième semaines de la thérapie, je propose en alternance trois thèmes [*NDLR : Énoncés ici, ils seront développés plus loin.*] qui abordent de manière créative la spiritualité et les représentations du sens et des valeurs :

- Le sens vient par les sens, une organisation totalisante de la vie.
- Noir et blanc – deux signes forts. La vie ne se compose pas seulement de noir et de blanc. Il y a beaucoup de nuances intermédiaires, est-ce que je les perçois ?
- Méditation sur la vie à partir d'un morceau d'étoffe en relation avec l'individu et la communauté ; l'étoffe protection du corps et de l'âme.

Les thérapeutes avec leurs thèmes et l'aumônerie agissent en alternance toutes les quatre ou cinq semaines. Le personnel et la direction savent que l'aumônier est prêt à dialoguer également avec eux, ce qui est recherché et réalisé de temps en temps.

Les dimanches et fêtes, on peut participer à l'eucharistie à l'église Sainte Elisabeth. L'aumônier veille à ce qu'en même temps on puisse participer dans le quartier à un culte protestant. Les célébrations à la clinique sont des célébrations pénitentielles méditatives tous les quinze jours, la célébration de la nuit de Noël, une célébration pour la fête de l'été ou à des circonstances particulières – pour le personnel

et la direction avant leur célébration de Noël.

La collaboration et les clarifications pour le service se font au cas par cas avec la direction de la clinique. Une fois par mois a lieu une rencontre générale de l'équipe, à laquelle l'aumônier participe également. À ce plan il y a aussi des contacts avec le comité de secteur de la Caritas pour Darmstadt. À cause des entretiens individuels et de la sortie des patients, il y a lieu d'établir des accords avec le médecin directeur, l'administration et les ergothérapeutes. [...]

COMMENT LES GENS ARRIVENT À LA CLINIQUE

Les malades intoxiqués sont des gens tout à fait ordinaires. Ce sont des êtres humains qui ont beaucoup de dons et de capacités, très sensibles, parfois très atteints dans leur santé. Ils portent sur eux la marque de l'intoxication. Un homme libéré de l'alcoolisme depuis des années me disait un jour : *« Je ne serais pas aujourd'hui l'homme que je suis si je n'avais pas été atteint de la maladie alcoolique »*.

Celui qui est pris dans le système de l'intoxication – la Bible parlerait plutôt de démons – se sent en fin de compte sans force ni autonomie. La vie sous l'emprise de l'intoxication rend ces sentiments progressivement de plus en plus forts, l'impuissance est ressentie de manière de plus en plus importante. Quiconque travaille avec les intoxiqués sait que le premier pas vers la guérison exige une décision sur la vie et la mort... La décision contre la mort va de pair avec une décision pour la vie. Trois combinaisons sont possibles :

- se décider contre la vie et pour la mort (intoxication)
- se décider contre la mort et contre la vie (morts vivants, zombies)
- se décider contre la mort et pour la vie (sortie de l'intoxication)

Celui qui s'est décidé, étant intoxiqué, pour la vie et contre la mort, espère autant que possible être libéré de l'intoxication d'un jour à l'autre. J'évite le mot "guéri", car il n'y a pas de guérison au sens propre. L'intoxication est alors une maladie qui dort. Et on peut toujours réveiller ceux qui dorment.

INTOXICATION ET SYSTÈME-INTOXICATION

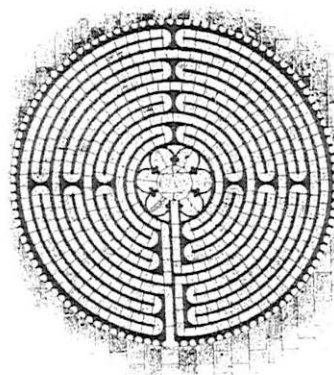
Une personne individuelle peut être intoxiquée ; elle n'est pas la maladie. Si la société a une maladie, il faut que nous précisions, comme pour l'intoxiqué, qu'elle n'est pas la maladie. L'intoxiqué et la société ne peuvent guérir que s'ils trouvent leur attitude par rapport à leur maladie. Entrer en intoxication est un processus devant lequel nous sommes impuissants. L'intoxication a un caractère contraignant. Le modèle de comportement qui en résulte, c'est de faire illusion à soi-même et aux autres, de mentir, de nier et de dissimuler. L'intoxication jette un voile sur la perception. Colère, souffrance, dépression, désarroi, joie et amour ne sont plus ressentis que de manière amortie. Le contact vivant avec soi-même, avec les autres et avec l'environnement se perd. Il en résulte une image défigurée du réel. L'intoxication nous libère de la responsabilité de notre vie : "C'est la faute des autres."

L'intoxication est un système. Le système intoxication peut guérir – comme l'individu dépendant ou intoxiqué. Mais avant que cela

n'arrive, il faut que lui et l'entourage nomment la maladie par son nom et l'acceptent. Pour guérir, il faut entreprendre un travail : le passage à un nouveau système, le système des processus de vie. Cela signifie percevoir les intoxications qui contribuent à la persistance du système intoxication et nommer la maladie par son nom. Tout intoxiqué qui voudrait guérir doit reconnaître combien lui sont nécessaires la confiance en soi et le sens de la responsabilité. Dans le système intoxication, il est contraint d'ignorer sa propre réalité, ses expériences, de nier ses perceptions et son savoir, et finalement de saisir le monde selon les exigences du système intoxication. La fréquentation des intoxiqués réclame une attitude juste sur le chemin de la guérison. On naît pour ainsi dire comme un "co-dépendant". Celui-ci est un homme bon, il a de la compréhension pour tout, il excuse l'intoxiqué à son travail, il intervient en sa faveur. Des gens de cette espèce se trouvent souvent dans les professions d'assistance. Ils se jettent sur le travail et s'oublient eux-mêmes. Que reçoit le co-dépendant pour son action ? Les gens dont il s'occupe deviennent dépendants de lui. Si un intoxiqué se décide à guérir,

il ne peut plus vivre avec un co-dépendant ou dans l'environnement de celui-ci. Le co-dépendant devra lui aussi modifier son comportement s'il veut maintenir la relation. [...]

SUR LE CHEMIN DE LA GUÉRISON



J'ai été quelque fois à Chartres, et j'y ai parcouru le labyrinthe de la cathédrale. Le labyrinthe est un symbole de notre vie. Par la procréation et la naissance, nous entrons dans la

vie. Nous traversons bien des détours pour arriver à notre centre. Quelquefois nous nous croyons déjà arrivés alors que nous en sommes encore bien loin. La route tout entière est devant nous avec ses passages lumineux ou

ténébreux. Cela peut se vivre quand on parcourt le labyrinthe. Celui-ci est le symbole de la sortie de l'intoxication. Un chemin plein de tournants conduit au centre. Naturellement, sur ce chemin je peux m'arrêter ou revenir en arrière, mais alors je ne trouverai pas le centre. C'est le centre qui fait apparaître le long chemin comme significatif, et c'est le centre qui donne sens au chemin de ma vie. Et le centre, ce peut être moi-même qui trouve un but vers lequel je suis en chemin, une source d'énergie à laquelle je puise, la vérité à laquelle je m'ouvre et qui me rend libre (Jn 8, 32), Dieu vers qui j'oriente ma vie, ou... Une chose est certaine : le chemin de notre vie connaît beaucoup de tournants et de détours. Nos débuts dans le ventre maternel sont liés en général à des sentiments très agréables. Il y fait chaud, la nourriture coule sans arrêt. Nous nous sentons en sécurité. Avec la naissance se perd l'immédiateté permanente de la relation à la mère. Mais, grâce au contact plein d'amour avec la mère, cette séparation est temporairement et partiellement abolie. Le sein nourricier ou ce qui en tient lieu, le biberon, le corps de la mère, n'est pas continue-

ment disponible. La séparation est une source de souffrance. L'enfant doit apprendre à accepter cette souffrance. Il intériorise alors le fait que la faim, besoin primitif, est apaisée par la tétée jusqu'à ce qu'apparaisse la prochaine sensation de faim. Ce processus est profondément gravé en chaque être humain. Sur cet arrière-plan se posent les questions : qu'ai-je avalé dans ma famille d'origine, dans la vie de couple, au travail, dans la vie de tous les jours ? Des situations continues, embarrassantes appellent une libération, un apaisement ; souvent des substituts de nature matérielle ou non doivent intervenir pour créer un sentiment de bien-être. Dans les dialogues individuels ou en groupe à la clinique, nous tournons d'abord autour de cette question : Qu'est-ce que vous regrettez ? Qu'est-ce qui vous ennuie ? Qu'est-ce qui vous manque ? Qu'est-ce qui vous mécontente ? Que souhaitez-vous pour vous-même ? Percevoir cela veut dire : "Je suis présent à moi-même, à mes sentiments". Beaucoup de patients, après une seule interrogation critique, pensent que la source du sentiment désagréable sera nécessairement écartée. Si les

gens changeaient à la première observation critique, ce serait le paradis sur terre. Les patients n'ont pas non plus changé leur vie à partir de la première remarque critique sur leur usage ou leur abus de stupéfiants de la part de leur conjoint, de leur chef ou de leurs amis. De tels avertissements sont des fragments de mosaïque sur le chemin, ils ne sont pas vains. Car la thérapie ne réussira que si le dépendant ou l'intoxiqué le veut lui-même.

La prise de drogue – comprise au sens le plus général – devrait apporter contentement et équilibre, et faire oublier le monde mauvais et les problèmes. Mais le lendemain la situation ne s'est pas améliorée. Au contraire : tête embrumée, retour des vieux problèmes, et encore en plus il faut s'arranger avec la déception devant le fait que rien n'a changé. Toutes ces expériences contribuent à faire grandir le désir de prendre en compte l'aide d'un centre de consultation, puisque décidément je n'y arrive pas tout seul. Certainement entre en jeu aussi l'expérience du fait que tout ce qui se pèse, se mesure, se compte – multiplié jusqu'à l'excès – ne peut pas rendre la vie plus satisfaisante ni plus heureuse. On ne réussit pas sa

vie en accumulant seulement les choses matérielles. « *L'homme ne vit pas seulement de pain* », dit l'Écriture (Mt 4, 4).

De Rainer Maria Rilke, on raconte cette histoire qui date de son premier séjour à Paris. Il passait vers midi avec une jeune Française à un endroit où se tenait une mendiante qui demandait l'aumône. Sans jamais lever les yeux vers aucun de ceux qui lui donnaient, la femme restait toujours au même endroit. Rilke ne lui donnait jamais rien, sa compagne donnait souvent une pièce.

Un jour, la Française, étonnée, lui demanda pourquoi il ne donnait rien, et Rilke répondit : « *Nous devrions donner à son cœur, pas à sa main.* » Quelques jours après, Rilke apporta une rose tout juste éclosée, la déposa dans la main décharnée de la mendicante et voulut continuer sa route. Alors arriva quelque chose d'inattendu : la mendicante leva les yeux, regarda le donateur, se leva avec peine, étendit la main vers celle de l'étranger, l'embrassa et partit avec la fleur. Pendant une semaine, la vieille avait disparu. Au bout de huit jours, elle était là tout à coup, assise con-

ne avant à sa place habituelle. Elle était muette comme avant. « *Mais de quoi a-t-elle vécu pendant tous ces jours où elle n'a rien reçu ?* », demanda la Française. Rilke répondit : « *De la rose.* »

Les sens et le sens de la vie

Pour découvrir le sens de la vie, on a besoin des sens. Entendre, voir, sentir, goûter, toucher, cela nous met en contact avec le monde extérieur concret. Cela peut nous apparaître plein ou vide de sens, et ce qui est perçu peut provoquer bien-être ou malaise. Cela met alors en cause les sens intérieurs. Il y a une compréhension, une intelligence, une écoute, une peur, une crainte, une perception angoissée, un sentiment, une émotion, une atteinte, une jouissance, une sensation, une perception. Les choses concrètes du monde peuvent se transposer en symboles et là, nos sens intérieurs sont mis en cause. Le silence extérieur seul ne suffit pas encore pour percevoir le monde intérieur. Il y a besoin de tranquillité intérieure pour se percevoir soi-

même et être présent à soi. On se voit soi-même. Mais nous connaissons aussi les différentes astuces pour échapper à cette vue et à cette reconnaissance. Beaucoup de rencontres de Jésus avec les gens mettent cela en évidence. Quand le monde extérieur et le monde intérieur s'approchent l'un de l'autre, on arrive à un accord. Alors nous éprouvons des instants de bonheur, de contentement et de bien-être.

Les nuances du noir et du blanc

Un autre phénomène dans le dialogue avec les patients, c'est qu'ils ne voient presque que du blanc et du noir. Les nuances intermédiaires manquent souvent. Notre vie est en tension entre ces deux extrêmes. Il n'y a rien de si sombre qu'on ne puisse y voir une petite lueur, et rien de si heureux que quelqu'un ne puisse trouver un cheveu dans la soupe. Lors de la méditation de clôture, les patients choisissent constamment un texte qui rend bien cette situation : « *Habite tes actions. Sois dans tes petites obligations quotidiennes aussi bien que dans*

les aventures qui te marquent en profondeur. Sois dans tes paroles, ou bien ne les prononce pas si tu ne les penses pas. Découvre ta pensée tout à fait personnelle, et n'accepte pas sans réfléchir les points de vue d'autres personnes qui ne vivront pas ta vie. Sois dans tes yeux, fais paraître à travers eux ton intimité. Sois toi-même là où tu es. Crée-toi un chez-toi en toi-même de façon à être bien avec toi-même et à te sentir bien avec toi-même. Toi et toi seul as finalement à vivre ta vie, toi seul peux en décider. Les conseils des autres ne sont une menace que si tu ne sais pas ce que tu veux. Même si d'autres pensent t'enlever quelque chose, c'est quand même toi qui vis dans ta peau. Ce sont tes souffrances, tes aspirations, tes peurs, tes joies qui te mènent. Tu peux écouter les conseils, peut-être en apprendre quelque chose, mais en fin de compte c'est toi qui dois vivre ta vie. Alors rien n'est aussi important que les décisions de ta vie. Il est important que tu veuilles quelque chose dans la profondeur de ton être, que tu croies quelque chose de tout ton cœur, que tu choisisses ta manière de vivre, que tu entendes ta voix intérieure et que tu lui fasses confiance. »

L'étoffe et les trames de la vie

Un morceau d'étoffe, de vêtement, nous protège et nous tient chaud. Le tissage par chaîne et trame peut être un symbole de ma vie personnelle et de la vie en communauté. Il y a là quelque chose d'inchangeable, la chaîne, et quelque chose de modifiable, la trame, le fil grâce auquel se forme un modèle, un tissu, le tissu de la vie. Suis-je prêt à tisser de nouveau des lignes dans ma vie, ou suis-je capable d'accepter l'inchangeable, de l'intégrer à mon existence ? Par rapport à la communauté, cela veut dire : je ne peux changer que moi-même, je ne peux pas changer les autres. Les fils à côté de moi peuvent être tout différents, l'essentiel est que nous tenions chaud. Est-ce que j'accepte les défauts des autres ? Ou bien est-ce que je provoque un trou du côté des autres par mon attitude supérieure et distante ? Comment est-ce que je me comporte avec les fils importants et avec les moins solides ? Est-ce que je vois aussi des buts communs ? Comment est-ce que je me comporte avec des gens d'autres groupes ou d'autres cultures ? Et si un certain nombre de choses ne marchent pas, est-ce que

je perds toute confiance de pouvoir changer quelque chose avec les autres ? Est-ce que je m'engage pour les autres au lieu de faire des discours sur la situation ? Est-ce que je fais mon chemin sans faire attention ou est-ce que j'utilise les autres ? Est-ce que je peux donner aux autres ce qui est bon pour eux ? Est-ce que je fais avancer ce qui doit être formulé et réalisé ? Ai-je confiance dans l'Esprit qui agit en moi pour ne pas seulement être là en réciprocité dans le cercle familial, mais pour être ouvert à tous ceux qui me rencontrent et ont besoin de moi (cf Rm 12, 9-13) ? Un petit morceau d'étoffe me fait penser encore à autre chose. L'étoffe habille notre corps. Si je dénude quelqu'un ou si je me dénude, le sentiment de pudeur est blessé. Ai-je conscience que l'être humain est corps et âme et que ces deux dimensions ne doivent pas être dissociées ? Elles doivent rester en équilibre si on ne veut pas que la personne humaine soit détruite ! Est-ce que je me donne la peine de parler de mes sentiments ? Est-ce que j'engage sciemment ma sexualité comme une arme pour arriver à un but ? Puis-je être tendre et partager aussi cela ?

Le but de la pastorale, c'est que le patient, l'être humain, soit un tout, qu'il puisse intégrer ses côtés d'ombre au lieu de les cacher et de les réprimer. La découverte de la vérité s'accompagne toujours de quelque chose de douloureux. Mais les prises de conscience douloureuses enrichissent aussi notre vie. Il reste donc pour les patients comme pour nous à se mettre à la recherche de la vérité :

« Trois femmes se rencontrèrent pour réfléchir ensemble à ce qu'elles pourraient offrir aux êtres humains sur le dur chemin de leur vie. Et elles décidèrent de leur offrir la vérité, mais de telle manière qu'ils doivent la découvrir par eux-mêmes. "Nous allons la cacher, dirent-elles, pour qu'ils soient forcés de la chercher longtemps". Mais où allaient-elles cacher la vérité ? La première proposa de chercher pour cela un glacier sur la plus haute montagne du monde. La seconde pensa : "Non, c'est trop facile. Cachons-la dans un coquillage au fond de la mer, elle y restera longtemps". Mais la troisième dit : "Non, c'est bien trop simple. Nous allons cacher la vérité dans l'homme. Personne ne la cherchera là !" »

Une certaine idée de Dieu est morte sur la Croix

par Jean-Marie PLOUX

prêtre de la Mission de France

Les lecteurs de la revue connaissent bien Jean-Marie PLOUX. Auteur de l'ouvrage *Le christianisme a-t-il fait son temps* (Éd. de l'Atelier), il nous livre sa pensée théologique sur le mystère de la souffrance.

Les premières traces de vie religieuse dans l'histoire de l'humanité sont celles de sépultures datées d'environ cent mille ans... Il serait évidemment ridicule d'en déduire que la crainte de la mort ou l'espérance d'un au-delà de la mort sont la seule raison d'être de la religion. Il n'en reste pas moins vrai que, dès l'origine, les deux sont liées. Dans les années soixante, aux



beaux temps des théologies de la "mort de Dieu", il n'a pas manqué de tentatives pour déconnecter la religion de ce qui paraissait morbide : la souffrance et la mort. Sous l'influence de Nietzsche et de Freud en particulier, on dénonçait, non sans raisons, un christianisme qui semblait avoir établi son fonds de commerce sur la douleur, la souffrance et le péché. Contre lui fut exalté le "Seigneur de la danse", et nombre de cantiques de ces années-là portent encore la trace de ces aimables "pas de danse" auxquels nous étions conviés. L'intention était bonne... Mais, avec le prophète Zacharie, ceux qui gisaient au pays de la souffrance ne pouvaient qu'en dire : « Les idoles ont donné des réponses vides et les devins ont eu des visions mensongères, ils ont débité des songes creux et des consolations illusives. » (Za 10, 2) Le texte ajoute : « Voilà pourquoi le peuple a dû s'en aller comme un troupeau malheureux, faute de berger ». Et l'on doit bien se demander si l'une des grandes causes de l'exode chrétien en Occident n'a pas tenu, en partie, à l'incapacité de l'Église à dire, sur la souffrance, des paroles ajustées qui rejoignent le cœur et l'esprit de nos contemporains.

La présence est essentielle. La présence, la compassion, seules, comptent. Ne pas déserter les lieux de la souffrance, c'est le début, et c'est l'ultime, de toute humanité. Ne pas se dérober au cri, en l'autre, de notre propre chair ; ne fermer ni ses yeux, ni ses oreilles, ni ses mains pour attester d'une communion humaine, voulue, plus profonde que l'inéluctable solitude.

Mais nous ne pouvons pas ne rien dire non plus. Parce que l'homme est un être de langage qui a besoin de paroles pour vivre et pas seulement de pain. Parce que, aussi, les paroles dites ouvrent ou ferment des espaces de sens, conduisent ou non sur des chemins de vie, rendent ou non la souffrance moins insupportable, font de la mort le dernier mur ou un passage.

Douleur et souffrance, comme le *plaisir* et le *désir* auxquels chacune est liée, ne peuvent être ni confondues, ni séparées. Il y a – plus ou moins efficaces – des traitements de la douleur physique ou mentale. La souffrance s'accompagne...



Les hommes ont pu trouver ou donner des raisons d'être à la douleur. Mais la souffrance ressort du non-sens, elle ne sert à rien, elle s'impose comme l'injustifiable et c'est ce caractère non seulement absurde, mais destructeur de l'humanité de l'homme en l'homme, qui la fait éprouver comme un scandale. Quelque chose qui est, et qui ne devrait pas être. Une forme du mal. Tous les hommes et les femmes ne sont pas également atteints par la souffrance. Cependant, parce qu'elle met en cause le sens de la vie humaine, toute souffrance déborde la vie de celui qu'elle meurtrit et elle sollicite la compassion des autres. C'est pourquoi la souffrance qui ressort de la responsabilité des hommes (*le mal*) est plus insupportable encore que celle qui vient de la nature non maîtrisée (*le malheur*). L'action commune des hommes contre l'adversité d'éléments naturels déchaînés, la solidarité contre les méfaits de malformations génétiques, d'accidents ou de maladies, peuvent être un lieu non pas d'humanisation de la souffrance mais d'humanisation contre la souffrance. Mais que dire quand la souffrance, non seulement ne trouve pas de main tendue pour l'accompagner, mais encore

se reçoit de mains négatrices de l'humanité ? enfance maltraitée ou violée, Juifs exterminés ? La démesure du mal en l'homme excède tellement, parfois, ce que laisserait entendre le simple exercice de la liberté qu'il faut parler alors de véritable malheur.

I- JOB OU L'HOMME DE SOUFFRANCE

Sur cette question du mal et de la souffrance, en accédant à un strict monothéisme, Israël s'est privé des ressources commodes du dualisme qui impute raisonnablement l'existence du mal au conflit d'un Dieu des ténèbres qui s'oppose – provisoirement – à celui de la Lumière. Mais, comme le dit le mythe de la Genèse, tout vient de Dieu comme un effet de sa Toute-puissance et de sa Bonté et tout est donné comme un signe pour le connaître dans son amour bienveillant pour les hommes. (Sg 13, 1-9 ; Rm 1, 19-22). Alors, comment rendre compte de la souffrance, de l'existence du mal et du malheur ?



Pas d'autre issue que celle qui en impute la responsabilité à l'homme. Le récit mythique de la chute met en scène des événements d'avant l'histoire pour rendre compte des choses énigmatiques de l'histoire. Malheur et souffrances sont la conséquence d'une désobéissance, d'un péché des hommes qui, en contrevenant à un ordre de Dieu, ont désorganisé la nature et voué l'homme à la souffrance et à la mort. On écrit encore, dans la lettre de Jean-Paul II aux personnes âgées¹ que : « quoique d'un point de vue biologique, la mort soit compréhensible par la raison, l'homme a été fait pour la vie, tandis que la mort – comme nous l'explique la Sainte Écriture dès ses premières pages (cf. Gn 2-3) – n'était pas prévue dans le projet initial de Dieu, mais elle est survenue à la suite du péché, fruit de "l'envie du diable" » (Sg 2,24).

L'explication bouddhiste du malheur et de la souffrance va dans le même sens puisqu'ils sont la conséquence de fautes commises dans une vie antérieure... C'est encore ce qui

est rapporté dans l'évangile de Jean quand Jésus, à Siloé, rencontre un aveugle de naissance et que les gens lui demandent : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ? » (Jn. 9,2)

Les défaillances de la justice de Dieu

D'un certain point de vue, tout irait bien (!) si les injustes et les seuls pécheurs étaient atteints par la souffrance et par la mort comme autant d'appels à se repentir. Tout irait bien si les catastrophes qui s'abattent sur Israël pouvaient toujours être imputées à ses infidélités... Il n'en est rien. On se souvient de la protestation d'Abraham en Genèse 18, 24-25 : « Vas-tu vraiment supprimer cette cité ? Ou lui pardonner à cause des cinquante justes qui s'y trouvent ? Loin de toi une telle conduite ! Faire mourir le juste avec le coupable ? loin de toi ! Le juge de toute la terre n'appliquerait-il pas le droit ? » (Voir Ezéchiel 18)

1. *L'espérance de l'éternité éclaire la maturité de la vieillesse*. Lettre aux personnes âgées. D.C. 21 nov. 99, n° 2214, p. 973, col. A.



Mais les psaumes sont pleins des protestations du juste persécuté, et Qohéleth a beau jeu de dire : « J'ai encore vu sous le soleil qu'au siège du jugement, là était la méchanceté » Et il ajoute : « Dans ma vaine existence, j'ai tout vu : un juste qui se perd par sa justice, un méchant qui survit par sa malice. » Que conclure alors ? « que l'homme ne peut découvrir l'œuvre (de Dieu) qui se fait sous le soleil, bien que l'homme travaille à la rechercher, mais sans la découvrir. »

Oui, toute la détresse de l'homme peut être le lieu d'un appel à la conversion mais elle décourage toute explication. L'auteur qui écrit le *livre de Job*, en Judée, au lendemain de l'Exil, reprend la figure légendaire d'un sage du pays d'Edom, donc d'un païen, ce qui ne veut pas dire, bien entendu, un athée. La question qui est posée dans cet écrit est moins celle de la souffrance comme telle que celle de la fidélité de la foi lorsque celle-ci est affrontée au scandale de la souffrance. Préci-

sons : dans ce monde de la religion traditionnelle, comme tout vient de Dieu, il est sensé de dire comme le fait Job à sa femme : « Nous acceptons le bonheur comme un don de Dieu. Et le malheur, pourquoi ne l'accepterions-nous pas aussi ? » (Jb 2, 10)

Pour défendre Dieu, accabler l'homme ?

L'accepter, oui, encore faut-il savoir pourquoi. Les amis de Job, devant une si grande détresse, conviennent d'aller le plaindre et de le consoler. Mais les mots leur manquent. « Ils restèrent assis à terre avec lui pendant sept jours et sept nuits. Aucun ne lui disait mot, car ils avaient vu combien grande était sa douleur. » Puis le dialogue se noue et les amis de Job cherchent à donner sens à ce qui n'en a pas, c'est-à-dire à expliquer. Or Dieu ne peut être mis en cause ni dans sa justice, ni dans sa toute puissance, ni dans sa compréhensibilité.²

2. Trilogie que l'on retrouve dans les réflexions de Hans Jonas : *Le concept de Dieu après Auschwitz*. Éd. Rivages, Payot.



Reste donc, de quelque manière, à faire de Job le responsable de ses souffrances. Ce qu'il refusera jusqu'à son dernier souffle... (Jb 31).

Et puis, et c'est le deuxième argument des avocats de Dieu, Dieu va ici bas rétablir la justice, il suffit de patienter. (Voir : Jb 18, 5-21. Autre exemple : le chapitre 3 des Lamentations). Perspective dont Job pense qu'elle n'est qu'illusion (Jb 21, 1-34). Ni le monde ni l'humanité ne changeront.

On connaît le dénouement du livre. Job reste ancré dans sa fidélité et accepte de demeurer devant « des mystères qui le confondent ». Position révolutionnaire de ce livre : Dieu désavoue ses avocats et donne raison à Job. « Ce n'est que par égard pour Job que je ne vous traiterai pas selon votre folie, vous qui n'avez pas parlé de moi avec droiture comme l'a fait mon serviteur Job. » (Jb 42, 8) Ce qui est, ici, qualifié de *folie*, c'est la théologie qui tentait de donner une explication de la souffrance dans le péché de l'homme et qui, aussi, tentait de le persuader que Dieu interviendrait bientôt dans ce mon-

de pour y établir la justice, y effacer toute souffrance.

Or il faut remarquer que Jésus, dans les rares occasions où il est confronté aux paroles qui prétendraient expliquer le malheur, s'inscrit délibérément dans la ligne du livre de Job. À ceux qui l'interrogeaient à propos de l'aveugle de naissance, il répond seulement que ni lui, ni ses parents n'ont péché. Et c'est la même position qu'il prend lors d'un massacre perpétré par Pilate et lors de la chute d'une tour à Siloé (encore !) (Luc 13, 15).

Sur cette question cruciale de toute existence humaine, les Évangiles sont donc étonnamment discrets. D'une certaine façon, on peut dire que Jésus agit plus qu'il ne parle. C'est vrai : il guérit des malades, redresse des paralysés, purifie des lépreux, rend la vue à des aveugles, relève des morts... On ne saurait minimiser la portée de ces signes. Encore sont-ils ambigus. Ils disent bien une espérance. Ils disent aussi un combat. Mais Jésus s'en distancie chaque fois qu'ils pourraient être interprétés comme les débuts du Royaume. Ils



sont là pour appuyer l'autorité d'une parole qui sollicite la foi. Trop souvent on voudrait en faire le commencement d'une nouvelle humanité. Mais, après Jésus, l'humanité suit son cours comme avant, pas moins accablée de misères... Et l'on a beau monter toute une rhétorique pour inciter l'Église à prendre le relais des actes sauveurs de Jésus, on ne parvient qu'à se culpabiliser devant l'échec à instaurer ce Royaume.

Que Dieu n'intervienne pas dans le cours de la nature ou de l'histoire – sinon par les hommes porteurs de sa Parole et fidèles à son Esprit, essentiellement par Jésus – cela nous est dit d'une autre façon en Mt. 5, 43-48. « Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes. »

Le scandale demeure. Il est au cœur de l'Évangile et quand la souffrance du rejet, d'un procès inique, de la mort s'abat sur Jésus, ses disciples n'y résistent pas et s'en-

fuient. C'est l'épreuve de sa foi et de la leur. Lorsque Pierre reconnaît en lui le « Fils de Dieu », il se trompe sur les mots car cela lui paraît incompatible avec la souffrance (Mt 16, 16-17 et 21-23). C'est le centurion romain qui confessa en vérité le Fils de Dieu, mais au-delà de la mort. **À partir de ce moment-là, la question ne se pose plus de la manière dont la Révélation de Dieu est compatible avec la souffrance (Pierre), mais il s'agit de partir de la souffrance de la Croix pour convertir notre regard et tenter de comprendre que Dieu fait cause commune avec l'homme dans le mystère de sa souffrance. (Le centurion)**

Notons que c'est l'itinéraire de conversion de saint Augustin. Abandonnant l'explication rationnelle du manichéisme, il n'a d'autre ressource, si je puis dire, que d'impliquer Dieu dans le mystère de l'humanité et de sa souffrance. « Sans humilité, je ne possédais pas le Dieu d'humilité, et je ne savais pas ce qu'enseigne sa faiblesse. » Livre 7, ch. 18. Il faudrait citer ici tout le chapitre 9 du livre 7 où Augustin médite sur le mystère de l'Incar-



nation en reprenant le début de l'évangile de Jean et l'hymne aux Philippiens (2, 6-11)...

II – AU TEMPS DE LA MODERNITÉ

Au temps de la Modernité, l'univers de l'homme change de sens. Tout venait de Dieu, tout doit venir de l'homme qui devient la mesure de toute chose. Sur la route de l'humanité nouvelle, construite avec les ressources de la raison et de la liberté, le malheur et le mal défient le génie de l'homme. Nous n'entrons pas dans l'histoire complexe de la foi chrétienne aux temps de la Modernité. Mais c'est un fait qu'on peut la relire comme le lent divorce entre une entreprise moderne qui voit l'homme sous un jour optimiste, et une Église qui, au contraire, porte sur lui un regard pessimiste. Le climat de rivalité, de tension, d'incompréhension, d'affrontement entre les deux nous a précipités dans la tragédie.

C'est avec l'homme « moderne » que la distinction entre mal et malheur prend tout

son sens. Le malheur, lié au désordre, au chaos et à l'aléatoire, l'homme entreprend d'y faire face dans la solidarité avec les victimes. Mais surtout il tente de le maîtriser en développant sa connaissance des 'lois de la nature' et en s'efforçant de prévoir ses méfaits. (Sans toujours voir d'ailleurs que sa manière de dominer la terre contribue aussi à des événements catastrophiques...)

Le mal, lui, vient du cœur et de la raison de l'homme mal éclairé. Il convenait donc de l'instruire et de l'éduquer. Puis l'optimisme du XVIII^e siècle considérant l'influence faste ou néfaste de la société sur l'individu, entreprit de changer la société pour changer l'homme. Ce fut l'ère des idéologies et de l'action politique, et aussi de la rivalité libérale et communiste. Ni les uns ni les autres ne semblaient avoir entendu les mises en garde d'E. Kant sur la profondeur du mal en l'homme...

Ils l'entendaient d'autant moins que c'était le postulat de base des Églises qui justifiaient par là-même leur méfiance à l'égard de l'entreprise moderne.



Valoriser la souffrance

Le système³ de la Rédemption fit de la souffrance à la fois une conséquence du péché originel et le lieu du salut par la Rédemption. Déjà, pour rendre compte du mystère chrétien, des courants du Nouveau Testament avaient réutilisé la logique sacrificielle qui était au cœur de la religion juive et aussi, d'une autre manière, des religions païennes. Le risque était – comme toujours – que la logique ancienne du sacrifice dévore la nouveauté du message. Et plus on s'éloignera de ces pratiques et plus le risque de confusion sera grand. Jusqu'à cette représentation du sacrifice expiatoire du Christ qui, dans une certaine conception « moderne » de la Rédemption, valorisera la souffrance pour elle-même.

Interprétant le mythe de la chute sur le registre de l'histoire, l'Église fit du Péché originel l'origine de tous les maux. Dès lors ce n'est pas en lui-même que l'homme pour-

rait trouver les ressources pour restaurer la nature. Il y fallait des secours sur-naturels qui nous furent obtenus par le sacrifice expiatoire du Fils de Dieu. Ce sacrifice, continué, appliqué au temps, par la messe, nous obtient la grâce conférée par le Baptême qui efface le péché originel.

D'une part la souffrance était la conséquence du péché, d'autre part, jointe par l'intention à celles du Christ sur la Croix, elle pouvait être convertie dans une participation à la Rédemption. En des époques de douleurs irrépressibles et de grandes souffrances, il ne faut pas minimiser la force de sens qui leur sont ainsi conférées et qui aide à les porter. On voit bien aussi les risques de dolorismes et de fatalisme qui, par ce biais, peuvent être nourris.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur les effets néfastes de certaines représentations courantes de cette théologie : un Dieu pervers dont la colère exigeait pour s'apaiser

3. Je n'entends pas *système* de manière péjorative mais comme l'exposé organiquement solidaire d'une théologie dont chaque élément contribue à la cohérence du tout et en reçoit son sens en retour.



que son Fils lui sacrifie sa vie, une conception des sacrements qui tient plus de la magie que des signes de la foi, une prédication qui joue de la peur de l'enfer plus que de l'amour de Dieu, une conception de l'Église étriquée et intolérante qui prend le relais d'Israël dépossédé de toute légitimité, etc.

Quand l'espérance se dégrade en optimisme.

Mais il faut aller plus profond. Le *système* de la Rédemption articule en réalité péché et pardon, Croix et Résurrection. Comme tel, il tisse le cadre de la vie spirituelle des chrétiens modernes. Mais cela n'est pas séparable du défi propre posé à la religion par la Modernité : la question de l'existence de Dieu. Dieu existe-t-il ? Cette question, sauf exception, ne pouvait pas être celle de l'homme Traditionnel qui se recevait tout de Dieu. Lui s'interrogeait pour savoir quel était le vrai Dieu, ou bien si Dieu, de là-haut, se souciait de l'homme ici-bas sur terre... C'est pourquoi les questions du mal et

du malheur étaient posées par lui à l'intérieur de la foi.

Avec la Modernité, avec la mise au centre de l'homme et dans le divorce progressif avec l'Église, la question devient : Y a-t-il un Dieu ? La religion n'est-elle pas un moment provisoire du développement de la conscience humaine remplacée aujourd'hui par le savoir scientifique ou la réflexion philosophique ? Il faut donc entreprendre de démontrer l'existence de Dieu malgré le mal, le malheur et la souffrance. Or toute l'argumentation ne peut tenir qu'en une chose : justifier le mal ou le malheur comme un moment nécessaire dans la croissance vers un plus grand bien. C'est le thème, classique, de l'harmonie du monde. Et c'est ici que s'opère la conjonction avec le système de la Rédemption où la Croix prend son sens dans la Résurrection. Sans doute celle-ci ne l'efface pas, elle l'assume. Mais, d'une certaine manière, elle finit par la justifier. Heureuse faute qui nous valut un tel Sauveur... Une certaine théologie de la Gloire a fini par évacuer le scandale de la Croix... et l'espérance,



qui demeure habitée par la tragédie du mal et du malheur et le mystère de la souffrance, se dégrade dans cet optimisme des bien-pensants qui sont aussi les bien-portants.

Sur ce point, il me semble que pensée moderne (Hegel, Marx) et pensée chrétienne finissent par se rejoindre, et pour une grande part, parce que la pensée moderne a sécularisé la pensée chrétienne. Sans doute était-ce une force que de donner à celles et ceux qui pâtissaient de la souffrance des raisons de vivre, voire de se sacrifier et de mourir. Mais si nous avons appris que la religion était l'opium du peuple, nous savons aussi quel usage ont fait les totalitarismes nazi et communiste de cet appel au sacrifice... On aurait aimé qu'en ces siècles de Modernité, on ait une moins grande idée de l'Homme et un peu plus de pitié pour sa chair et sa réalité.

Il y a plus. À force d'être bercés par les chantages du progrès et de baigner dans cette perspective d'un horizon radieux effaçant les affres du chemin de croix, on a fini par per-

dre le sens du scandale de la souffrance. On larmoyait sur les souffrances intolérables du bon Jésus et l'on supportait que des hommes soient réduits à rien par d'autres hommes. On s'apitoyait sur le sort des victimes des temps barbares et obscurantistes, mais on n'avait cure de sacrifier les hommes, les femmes et les enfants sur l'autel du progrès ou de la libération des peuples. Je ne mets pas en doute la sincérité de la foi. Je voudrais qu'on m'explique comment il se fait qu'au bout de quatre siècles de cette intelligence de la foi, de cette *théologie*, elle n'ait pas suscité une objection de conscience massive de tous les chrétiens au moment d'Auschwitz... Je ne méprise pas la philosophie des Lumières et ses développements, je voudrais qu'on m'explique comment elle a toléré ou généré la Terreur ou le Goulag... Et je me demande s'il n'y a pas, ici et là, une sorte de vice de forme qui tient à cet indécrottable optimisme selon lequel, finalement, tout négatif est résorbé dans un positif, tout mal est converti ou justifié par un Bien plus grand. Eh bien non ! le début de la foi, c'est *l'homme révolté*. (A. Camus)



III – AUJOURD'HUI ?

Aujourd'hui, les théodicées⁴ ont échoué. Elles n'ont d'ailleurs jamais convaincu personne et toutes se brisent sur les propos d'Ivan Karamazov. Rien, jamais, ne justifiera la souffrance d'un enfant. Ni de Jésus. Commençons par là. Par restaurer le scandale. Commençons par le commencement : nous laisser atteindre par la souffrance et ne pas la fuir ou la justifier de quelque manière que ce soit.

Alors on pourra peut-être parler de Dieu. Certes, il n'y a pas que la souffrance dans notre existence. Il y a aussi l'amour, la bonté, la beauté, la connaissance des mystères du monde et de la vie... Mais si nous ne nous tenons pas devant la souffrance des hommes, nous ne pourrons pas non plus nous tenir devant Dieu. Et pour une simple raison, mais une raison spécifiquement chrétienne : c'est que Dieu a choisi d'être là.

Dieu n'est plus de l'ordre du besoin comme sous la Tradition. Et il n'est plus possible d'en faire une nécessité comme on a tenté de le faire sous la Modernité. Dieu est de l'ordre de la gratuité. Pas de la futilité. Car la gratuité, quels qu'en soient les lieux, est nécessaire à l'homme. Et il n'y a, sans doute, que la gratuité qui puisse accompagner la souffrance...

Parler de Dieu en gratuité, c'est le soustraire, comme la souffrance, à tout régime d'explication ou de justification, à tout registre d'utilité. Cela n'empêche pas, au contraire, de rester humbles et parfois désorientés, et même perdus devant son Mystère, son Incompréhensibilité. Il s'agit d'aimer Dieu pour lui-même, sans raisons préalables pour cela. Mais il est vrai que cette foi et cet amour ouvrent des chemins au cœur et à la raison...

La liberté, de notre côté, est entière. Jusqu'au risque de devenir un pur jeu, comme

4. On appelle *théodicées* les efforts rationnels pour démontrer la nécessité de Dieu.

celle de l'enfant prodigue. À moins que la souffrance...

Mais la présence de Dieu à l'homme, comme celle du Père de la parabole, est anxieuse. Dieu ne se soucie pas de savoir si l'homme croit en lui. Il lui donne l'être et l'existence et il l'aime. Mais l'homme peut-il accepter que Dieu lui soit donné en un langage de folie et de scandale parce que sa Parole en l'homme Jésus ne s'est pas dérobée à la condition humaine avec son mystère de mal et de souffrance ? L'homme s'est mis dans la tête – ou bien est-ce l'Adversaire ? (Prologue de Job) – une certaine idée de Dieu incompatible avec le mystère de la souffrance. Au nom de cette idée de Dieu : celle des *religions*, du déisme, des philosophes et des savants (Pascal), les hommes n'acceptent pas que Dieu puisse être impliqué dans ce Mystère... Car Dieu *doit* être immuable, Tout-puissant, impassible, Transcendant. La foi chrétienne, une fois encore, ne donne aucune explication, mais, à partir de la Croix, elle ouvre un chemin. Celui du compagnonnage de Dieu avec l'homme en tout ce qui fait l'humanité de l'homme, y compris, et peut-être d'abord, sa

souffrance. C'est un scandale pour les Juifs, une folie pour les païens (1 Co 1, 18-25). Dans cette affaire ce n'est pas seulement la relation de l'homme à Dieu qui est en jeu, c'est Dieu. Et donc l'homme. Il faut sans cesse revenir aux récits de la Passion car nous aurons toujours la tentation de croire que Dieu chemine avec nous comme un dieu et non comme un homme, que la Résurrection peut se recevoir autrement que comme l'espérance de la foi.

Dieu est incompréhensible, au-delà de toute image ou concept. Mais si toute représentation de Dieu doit être critiquée par la raison, par les autres approches religieuses et, surtout, par l'humilité de la mystique, le lien scandaleux de Dieu avec la souffrance est le lieu le plus sûr de son dévoilement. Du moins c'est le message chrétien, c'est sa raison d'être.

J'ai assez dit les limites et les perversions possibles du système de la Rédemption. Pourtant son message est décisif sur au moins quatre points :

- Elle nous dit quelque chose du vertige de mal qui guette tout homme et les perversités possibles de la conscience. Le mal ne ressort pas seulement de la contingence ou de la finitude en l'homme. La tragédie d'Auschwitz l'a rappelé à ceux qui prétendaient l'ignorer.
- Dieu ne surplombe pas la question du mal et du malheur. Il n'est en rien une explication de ces réalités, mais il est impliqué dans le mystère de la souffrance.
- Le salut ne consiste pas seulement, comme le pense le Bouddhisme, dans un passage de l'ignorance à l'illumination, dans une extinction ascétique du désir. C'est, si je puis dire, une tout autre opération qui implique une action de Dieu.
- Enfin, il n'y a pas de vie humaine qui vaille, si les hommes ne sont pas prêts à se sacrifier pour des raisons de vivre. Mais ce sacrifice est dangereux car, comme tout, il peut être perverti.

Reste donc à penser les choses autrement. Sur ce point je ne puis faire mieux qu'inciter le lecteur à s'approprier la profonde méditation

que Joseph Doré a faite lors de la dernière réunion de la Conférence épiscopale à Lourdes (Doc. Catho n° 2215, 5 déc. 1999, en particulier les paragraphes 3 à 5, pp. 1040-1044).

CONCLUSION

Rendons grâce à celles et à ceux qui ne désarment pas devant tout ce qui accable les hommes et défigure l'humanité de l'homme : celles et ceux qui mènent le combat politique comme un service désintéressé de l'homme ; celles et ceux qui travaillent sans se décourager dans la recherche scientifique ; celles et ceux qui assurent une présence de tous les instants auprès des blessés de la vie ; celles et ceux qui font simplement leur travail de tous les jours avec abnégation, car ils ont conscience d'être les maillons d'un filet dont la moindre maille rompue rend les pauvres encore plus pauvres et les exclus encore plus exclus...

Il m'a été demandé, comme *théologien*, d'écrire cet article sur le mystère de la souffrance.

france. Mais, sur cet aspect de la réalité humaine, plus encore que sur d'autres, tout homme, toute femme qui choisit de cheminer dans la foi et de ne renoncer ni à son cœur ni à son intelligence fait œuvre de *théologie*.

À la suite du Christ, une *parole de Dieu* (Théo-logie) n'est possible que parce que, en Lui, nous reconnaissons que Dieu est impliqué dans le mystère de la souffrance humaine.

Mais cette parole se refuse à toute explication et récuse les consolations faciles. Matthieu rapporte au début de son évangile le massacre des petits enfants de Bethléem : « Une voix dans Rama s'est fait entendre, des pleurs et une longue plainte ; c'est Rachel qui pleure ses enfants et ne veut pas être consolée,

parce qu'ils ne sont plus » (Mt 2, 18). Aura-t-il fallu attendre Auschwitz pour comprendre qu'il y a des consolations impossibles ? des discours théologiques qui prétendent donner sens de façon indécente et révoltante ?

Enfin, en intégrant le livre du païen Job, la Bible et la Tradition chrétienne ont reconnu que la souffrance n'appartenait à personne. Qu'aucune religion, aucune sagesse, aucune spiritualité ne peut récupérer ce qui brise l'homme et le conduit parfois jusqu'à préférer mourir que vivre. Nous sommes là devant l'abîme et là, les théologies se taisent. Il reste la prière. Parfois, seulement, la présence d'un douloureux et compatissant silence quand même les mots de la prière viennent à manquer...

L'incompréhensibilité de Dieu [fin (?)]

Jean de la Croix est né en 1524, en Vieille Castille. Son père meurt quand il est enfant et, avec sa mère et ses deux frères, il vit dans une situation proche de la misère. Élève des Jésuites, il entre chez les Carmes à 21 ans. En 1567, il rencontre Thérèse d'Avila qui le persuade d'entreprendre une réforme des carmes comme elle l'a fait elle-même pour les carmélites. En 1568, il s'y engage et prend le nom de Jean de la Croix. Désormais son existence sera toute relative à cette réforme qui suscite oppositions, dénigrement, jusqu'à l'emprisonnement et la menace de l'inquisition. Ce pourquoi il détruira lui-même ou fera détruire une grande partie de son œuvre écrite et de sa correspondance. Il meurt en 1591.

Au début des temps modernes, bien des consciences européennes posent la question de l'accès à Dieu et même celle de son existence. Certains croient pouvoir emprunter un chemin de raison. Jean de la Croix, en mystique et en poète, ne voit qu'un chemin, celui de la foi pure. D'abord parce qu'il n'y a aucune proportion entre Dieu créateur et l'homme qu'il crée, ensuite parce que Dieu habite la *ténèbre*. Nous retrouvons le thème de l'*incompréhensibilité* de Dieu. Seul le *rien* (*nada*), le vide de soi-même peut ouvrir au Tout...

Présentation
par
Jean-Marie PLOUX

La montée du carmel

Chapitre 8

1. Avant de traiter du moyen propre et proportionné de l'union avec Dieu, qui est la foi, il convient de démontrer que rien de créé, rien de formé par l'entendement, ne peut servir à celui-ci de moyen pour s'unir à Dieu. Bien plus, tout ce que l'entendement est en état de percevoir lui est obstacle plutôt que moyen, s'il cherche à s'y attacher. [...]

2. C'est une règle de philosophie qu'un moyen doit toujours être proportionné à sa fin. En d'autres termes, le moyen doit toujours avoir avec la fin une certaine convenance et une certaine proportion, qui le rende apte à obtenir cette fin.

Voici quelqu'un qui veut se rendre dans une ville. Il est clair qu'il doit en prendre le chemin, parce que ce chemin est le moyen propre à le conduire dans cette ville.

Autre exemple. Le feu doit se joindre et s'unir au bois. Il faut que la chaleur, qui est le moyen de cette union, dispose le bois ; et les degrés de chaleur doivent être ceux précisément nécessaires pour donner au bois la disposition voulue et la ressemblance avec le feu.

Si l'on voulait disposer le bois par un autre moyen que la chaleur, qui est le moyen adéquat, avec de l'air par exemple, ou avec de

l'eau, ou avec de la terre, il serait tout aussi impossible pour le bois de s'unir au feu, qu'il est impossible au voyageur d'atteindre une ville sans en prendre le chemin.

De même, pour que l'entendement humain en vienne à s'unir à Dieu autant que cela est possible en cette vie, il faut nécessairement qu'il se serve d'un moyen propre à cette union, c'est-à-dire qui ait avec Dieu une ressemblance prochaine.

3. Or, sachons-le bien, parmi les créatures supérieures ou inférieures, il n'en est aucune qui puisse unir l'homme immédiatement à Dieu et qui ait quelque ressemblance avec l'être de Dieu. Toutes, il est vrai, nous disent les théologiens, ont un certain rapport avec Dieu, toutes portent un vestige de Dieu, les unes plus, les autres moins, selon que leur être est plus ou moins noble. Mais aucune n'a avec Dieu un rapport et une ressemblance essentiels. Tout au contraire, il y a entre l'être divin et leur être propre une distance infinie. Il est donc impossible que notre entendement atteigne Dieu par le moyen des créatures, soit célestes, soit terrestres, parce qu'il n'existe entre elles et lui ni proportion ni ressemblance.

Aussi David, parlant des créatures célestes, disait-il à Dieu : *Nul n'est semblable à toi parmi les dieux, Seigneur* (Ps 85, 8). Et ailleurs : *Dieu, ta voie est dans la sainteté. Qui donc est grand comme notre Dieu* (Ps 76, 14) ? Comme s'il avait dit : La voie qui mène à toi, mon Dieu, est une voie sainte, la voie de la foi pure. Et en effet, quel dieu pourra se comparer à toi pour la grandeur ? Où est l'ange dont l'être soit assez sublime, le saint dont la gloire soit

assez relevée, pour nous servir de voie adéquate et proportionnée pour aller à toi ? [...]

4. De même, tout ce que l'imagination peut se représenter ne peut servir de moyen prochain à l'union avec Dieu.

En effet, naturellement parlant, l'entendement ne peut percevoir que ce qui vient des formes et des fantômes des objets reçus par les sens corporels : or, comme nous l'avons dit, ces objets ne peuvent servir de moyen à ce dont il s'agit.

Venons à l'intelligence surnaturelle, autant qu'elle est possible en cette vie. L'entendement, tant qu'il est dans la prison du corps, n'a ni la disposition ni la capacité voulue pour recevoir une connaissance distincte de Dieu, ce genre de connaissance n'appartenant pas à l'état de la vie présente. Il faut ou mourir ou se résigner à ne la pas obtenir.

Moïse ayant demandé à Dieu cette claire connaissance, Dieu lui répondit qu'il ne pouvait le voir. *Nul homme*, dit-il, *ne peut me voir sans mourir* (Ex 33, 20). Et il est dit en saint Jean : *Personne n'a jamais vu Dieu* (Jn 1, 18), ni rien qui lui ressemble. Enfin saint Paul et Isaïe déclarèrent l'un et l'autre : *L'œil ne l'a point vu, l'oreille ne l'a point entendu, et ce qu'il est n'a jamais été compris par le cœur de l'homme* (1 Co 2, 9 et Is 64, 4 [3]). Aussi, selon la parole des Actes des Apôtres, *Moïse*, devant le buisson où Dieu était présent, *n'osait point regarder* (Ac 7, 32). Sans doute, il savait que son entendement était incapable de considérer Dieu d'une manière proportionnée au très haut concept qu'il se formait de lui. Il est dit

également d'Elie, notre Père, qu'*étant sur la montagne il se couvrit le visage en la présence de Dieu* (1 R 19, 13), ce qui signifiait la nécessité où nous sommes d'aveugler devant Dieu notre entendement. Si Elie se couvrit la face, c'est que, connaissant sa bassesse, il n'osait entrer en contact avec une telle sublimité : il savait bien que tout ce qu'il pourrait voir et comprendre de particulier serait totalement différent de ce que Dieu est en lui-même. [... 5 ...]

6. C'est encore pour cette raison que la contemplation, dans laquelle l'entendement reçoit la connaissance de Dieu, est appelée théologie mystique, c'est-à-dire sagesse secrète de Dieu, car elle reste cachée même à l'entendement qui la reçoit. Saint Denis l'appelle un *rayon de ténèbres*¹. Et le prophète Baruch dit d'elle : *Nul n'en sait le chemin ; nul ne peut se représenter le sentier qui y mène* (Ba 3, 23). Il est donc manifeste que, pour s'unir à Dieu, l'entendement doit s'aveugler par rapport à toutes les voies qu'il est capable de suivre. De son côté, Aristote nous dit que comme le hibou a les yeux entièrement aveuglés par le soleil, de même notre entendement est aveuglé par ce qu'il y a en Dieu de plus lumineux, cette lumière souveraine devenant pour nous de pures ténèbres. Et il ajoute que plus les choses de Dieu sont sublimes et claires en elles-mêmes, plus elles deviennent pour nous cachées et obscures².

1. Pseudo-Denys l'Aréopagite, *De Mystica Theologia*, chap. 1, § 1.

2. *Métaphysique*, livre 1, chap. 1.

L'Apôtre nous affirme la même vérité lorsqu'il nous dit que *ce qu'il y a en Dieu de plus élevé est le plus ignoré des hommes* (1 Co 3, 19). [... 7 ...]

Chapitre 9

1. Pour que l'entendement soit disposé à cette divine union, il doit, nous l'avons montré, être pur, vide de tout ce qui tombe sous les sens, nu et désoccupé de tout ce qui peut s'imprimer en lui de distinct, enfin entièrement paisible et silencieux. Il doit de plus être fondé dans la foi, qui est le seul moyen prochain de l'union avec Dieu et le seul qui lui soit proportionné. Il y a en effet une telle similitude entre la foi et Dieu, qu'il n'y manque que la seule vision. Dieu est infini, la foi nous le propose infini ; il est Un en Trois [Personnes], la foi nous le propose Un en Trois [Personnes]. Dieu est ténèbres pour notre entendement, la foi éblouit et aveugle notre entendement. La foi est donc le seul moyen par lequel Dieu se manifeste à l'âme dans la lumière divine, lumière qui surpasse tout entendement créé. Conséquemment, plus l'âme est riche de foi, plus elle est unie à Dieu.

C'est ce qu'a voulu dire saint Paul par l'autorité de ce texte déjà cité : *Celui qui veut s'approcher de Dieu doit croire qu'il est* (He 11, 6). Ce qui revient à dire qu'il doit s'avancer vers Dieu par la foi, son entendement demeurant aveugle et plongé dans l'obscurité, s'appuyant sur la foi seulement, parce que c'est sous ces ténè-

bres de la foi que l'entendement se joint à Dieu. En effet, c'est dans les ténèbres que Dieu se cache, ainsi que David le déclare : *Il a mis l'obscurité sous ses pieds; il est monté sur les chérubins, et il a volé sur les ailes des vents. Il a fait des ténèbres le lieu de sa retraite. Le tabernacle qui l'environne est une eau ténébreuse, au milieu des nuées de l'air* (Ps 17,10-12).

2. En disant que Dieu a mis l'obscurité sous ses pieds, qu'il a fait des ténèbres le lieu de sa retraite et que le tabernacle qui l'environne est une eau ténébreuse, le prophète a en vue l'obscurité de la foi, dans laquelle Dieu est contenu. En disant qu'il est monté sur les chérubins et qu'il a volé sur les ailes des vents, il donne à entendre qu'il plane au-dessus de notre entendement, car chérubin veut dire intelligent et contemplateur. Quant aux ailes des vents, elles signifient les connaissances sublimes et les subtiles conceptions des esprits, connaissances et conceptions au-dessus desquelles s'élève son être et qu'aucune, par elle-même, n'est capable d'atteindre.

3. C'est aussi en figure de cette vérité que nous lisons dans l'Écriture comment, Salomon ayant bâti le temple, Dieu descendit en forme de nuée et remplit tout l'édifice, en sorte que les enfants d'Israël ne pouvaient plus voir. Alors Salomon, prenant la parole, dit : *Le Seigneur a déclaré qu'il habiterait dans les ténèbres* (1 R 8, 12). C'est également dans les ténèbres qu'il apparut à Moïse sur la montagne, et il était enveloppé de ces ténèbres (cf. Ex 24, 15-18). Toutes les fois que Dieu se communiquait particulièrement, il ap-

paraissait dans les ténèbres. Nous le voyons au livre de Job, où le texte sacré déclare que Dieu parlait à ce prophète dans une brise ténébreuse (Jb 38, 1 et 40, 1 [6]).

Toutes ces ténèbres représentent l'obscurité de la foi, dont la Divinité est comme enveloppée lorsqu'elle se communique à l'âme. Or la foi cessera *quand*, selon l'expression de saint Paul, *ce qui est en partie – c'est-à-dire cette obscurité de la foi – prendra fin et quand viendra ce qui est parfait* (1 Co 13, 10), c'est-à-dire la lumière divine. Nous avons de ceci une figure dans la milice de Gédéon. Tous les soldats, au rapport de l'Écriture, portaient des lumières dans leurs mains et ne les voyaient point, parce qu'elles étaient cachées dans l'obscurité des vases qui les renfermaient. Ces vases une fois brisés, la lumière apparut (Jg 7, 16-20). De même la foi, figurée par ces vases, renferme en elle la lumière divine. Mais quand la foi sera terminée, brisée en quelque sorte par la rupture et la fin de cette vie mortelle, alors apparaîtra la lumière et la gloire de la Divinité, qu'elle contenait. [... 4 - 5 ...]

Jean de la Croix
Œuvres complètes

Traduction par Mère Marie du Saint-Sacrement, o.c.d.
Édition établie, révisée et présentée par Dominique Poirot, o.c.d.
Les Éditions du Cerf, 1990, pp. 658-665.



Bertrand VERGELY

La souffrance

Folio Essai - inédit - Gallimard, 1998.

La souffrance peut-elle avoir un sens ? À l'inverse, n'est-elle qu'absurdité et non-sens ? Est-on enfermé dans cette opposition sens/non-sens ? Au cœur de ce débat, comment entendre le bonheur ? Finalement, qu'est-ce que vivre humainement notre rapport à la vie, au milieu d'inévitables souffrances ?

Telles sont les questions difficiles et fondamentales que B. VERGELY prend à bras-le-corps. Professeur de philosophie et intervenant en milieu médical, particulièrement en centres de soins palliatifs, il scrute en un vaste panorama l'usage qu'on a pu faire de la souffrance ainsi que les impasses sur lesquelles nous butons.

Son objectif est clairement résumé au début de l'ouvrage : « On a beaucoup cherché à récupérer la souffrance en donnant un sens à la vie grâce à celle-ci. On a beaucoup récuse tout sens de la vie à cause de la souffrance. Il importe d'en finir et de rappeler que ce n'est pas la souffrance qui donne du sens à la vie mais la vie qui donne du sens à la vie et éventuellement à la souffrance. Comme il importe de rappeler que ce n'est pas parce qu'il y a de la souffrance que la vie n'a pas de sens, mais bien plutôt parce que la souffrance existe que la vie doit avoir d'autant plus de sens. » (p. 46-47)

...

Dans un premier temps, l'auteur épingle les différentes manières dont, politiquement, socialement, économiquement, on s'est ingénié à "recycler" la souffrance.

france. « *Il existe un préjugé tenace consistant à dire que la souffrance a du sens. Celui-ci se fonde sur quatre idées majeures. La souffrance serait un signe, un savoir, un salaire ou un salut.* » (p. 48)

Méthodiquement, il explore chacune de ces pistes, montrant à quelles dérives on aboutit à force de vouloir positiver la souffrance :

- Dérive d'une souffrance qui serait signe et langage. « *Tout est-il langage dans la douleur ? N'est-ce pas en respectant son caractère intraduisible que l'on demeure au plus près de ce qu'elle peut être ?* » (p. 58-59)
- Errance d'une douleur sensée nous enseigner. La douleur-pédagogue : « *Ce ne sont pas les épreuves qui grandissent l'homme, mais la force qui est*

en lui afin de les surmonter qui le grandit. Le plus souvent, les épreuves abaissent les hommes en les rendant tristes et méfiants, voire haineux. » (p. 70)

- Jeux pervers d'une souffrance entrevue comme salaire : « *moyen de payer ses dettes et de réparer ainsi ses fautes ou d'acheter un bien à venir.* » Suivent d'excellentes pages sur la souffrance comme moindre mal, comme élément lié à la marche de la société. Alliance vicieuse de la pitié et de la fatalité sous l'œil complaisant des médias.
- Valorisation, enfin, de la souffrance portée par une approche religieuse et mystique « *à la fois puissante et problématique* ». L'auteur souligne au passage que le christianisme, en ses textes fondamentaux, ne cherche pas à expliquer,

mais veut sauver l'homme de la violence. Il ne consacre pas la souffrance mais met en valeur la portée libératrice d'une fidélité sans failles à la vie. Le vrai danger vient d'ailleurs de ce « *désir immodéré de l'Homme théorique qui veut tout expliquer en surplombant la souffrance* » par ses constructions théologiques. Entreprise qui aboutit à « *une catastrophe spirituelle dont la conséquence a été et demeure de désespérer et de révolter les esprits.* » (p. 327)

Toutes ces tentatives pour donner sens à la souffrance apparaissent non seulement vaines mais dangereuses, participant en fin de compte à son "recyclage" social, politique et économique. Surtout, elles passent à côté de l'homme souffrant, de l'homme réel qui se bat et se débat pour



continuer d'accueillir et d'intérioriser l'existence.

...

Le non-sens de la souffrance est-il évident pour autant ? Rien n'est moins sûr. Le non-sens, c'est « *vivre et souffrir pour rien. Vite-on jamais pour rien ? Souffre-t-on jamais pour rien ? Par hasard ?* » (p. 161)

Nietzsche a souligné la nécessité d'une existence fatale pour que survive l'espèce en éliminant ainsi les plus "amollis". On sait où mène un tel langage de tyran légitimant la souffrance et à travers elle la fatalité et la cruauté.

Pour Marx, le problème ne consiste pas à donner du sens à la souffrance, mais à la supprimer en supprimant les conditions politiques, économiques et sociales qui

lui ont donné naissance et continuent de la reproduire. Bref, y mettre fin par l'établissement d'un bonheur réel. Si on ne peut récuser le bien-fondé d'une telle dénonciation, on ne peut se cacher non plus les impasses auxquelles on aboutit :

- Cette « *politisation du malheur* » nous conduit à une « *attitude proprement névrotique, consistant à rejeter la société tout en attendant tout de celle-ci. Ce qui a pour effet d'entraîner un intense sentiment de frustration, la société n'étant jamais à la hauteur des espérances placées en elle.* » (p. 171)
- Très vite se profile une question fondamentale : Qu'est-ce que le bonheur dit réel ? Quand devient-on heureux ? « *Si le bonheur était le contraire du malheur, cela voudrait dire qu'être heureux*

consiste à ne pas être malheureux. Donc à se définir par rapport au malheur... et penser le bonheur comme une extermination du malheur. » (p. 180-181)

Ne sommes-nous pas dans ce paradoxe ? Une société hyper technologisée d'un côté, de l'autre une peur de souffrir accrue. Ne serait-ce pas, se demande B. Vergely, qu'on a réduit le bonheur à la santé, qu'on en a fait un objet de consommation, qu'on le réclame comme un droit ? Finalement, « *une certaine façon de penser le bonheur n'est pas sans produire souffrance et anxiété, comme le montre par exemple la revendication du droit de mourir* ».

Reste enfin une autre manière d'acquiescer au non-sens de la souffrance, celle de s'en tenir à un – facile et mensonger – « à cha-

cun sa souffrance », où chacun resterait seul, enfermé dans un cri absurde et incommunicable. Pseudo respect de l'autre, privé de tout contenu. Avec comme justification la méfiance vis-à-vis de son émotion et la volonté de ne pas être dupe de la pitié. « À force de se méfier de l'émotion ainsi que de la pitié, sous prétexte de ne pas être victime de l'amour-propre et de sa bonne conscience, ne risquez-t-on pas de favoriser l'avènement d'un monde sans émotion et sans pitié, faisant triompher l'égoïsme ? » (p. 212)

...

Non-sens de la souffrance et aussi non-sens de son non-sens. Intuitivement, nous sentons bien que ces différentes solutions ne sont pas à la mesure d'une parole authentique : « C'est bien parce que la souffrance pose un très réel

problème de sens, du fait de la rupture à laquelle elle donne lieu du lien du sujet avec la vie comme du lien de la vie avec le sujet, que les sens proposés qui ne sont pas à la hauteur d'une telle demande sont récusés. » (p. 295)

Rupture du sujet avec la vie, rupture de la vie avec le sujet : voilà ce qu'il nous faut penser à nouveaux frais. Comment ? D'abord en prenant acte que, bien souvent, nous pensons le sujet en oubliant que le sujet est dans la vie ou, à l'inverse, nous pensons la vie en oubliant que la vie est dans le sujet.

L'enjeu de cette dernière partie du livre est de situer la souffrance dans le lien vie-sujet, sujet-vie. L'erreur est de penser le sujet comme « identité close donnée immédiatement, en oubliant la négation assumée du déterminisme de la vie,

qui le constitue. » (p. 231). Et inversement, la vie comme donnée extérieure au sujet en oubliant qu'elle passe toujours par la médiation de notre conscience. Le sujet est médiation de la vie.

Réflexion bien abstraite, pensera-t-on. B. Vergely s'appuie alors sur deux vertus vécues par celui qui souffre pour vérifier ces implications mutuelles de la vie et du sujet.

La PATIENCE d'abord. Patienter, se porter, se supporter. Non, la patience n'est pas la passivité. Bien au contraire, elle est attente active, résistance à la violence, ouverture de soi à l'altérité, laissant parler les forces de vie qui sont en nous. Cette vertu de patience « consiste à se laisser altérer par la vie en acceptant que l'on soit deux à l'intérieur de soi-même : soi et la vie qui nous sert

de support. » (p. 248). Bref, la patience, au-delà de la révolte et du désespoir, a une profondeur singulière. Elle nous oblige à réintroduire la vie dans le sujet.

L'autre vertu est la SENSIBILITÉ. C'est-à-dire cette capacité de pâtir, de compatir, d'avoir mal. Protestation de l'homme vivant et charnel au cœur du mal qui l'accable. Protestation de l'homme moral qui est atteint dans sa chair par la souffrance des autres. Protestation existentielle qui récusé la douleur et la violence comme "naturelles", se rebelle contre l'indifférence et pousse à agir contre ce qui fait souffrir les hommes. N'est-ce pas *« au fait de ne pas supporter et de ne pas s'abstenir que l'on doit d'avoir encore la dignité d'être humains. »* (p. 271). Bref, on l'aura compris, loin de la sensiblerie, la sensibilité nous oblige à réintroduire le sujet dans la vie.

Patience et indignation sont unies dans l'homme souffrant. *« Une patience qui ne sait plus s'indigner est une patience morte... Une indignation qui ne sait plus être patiente est une indignation morte... Patience et indignation sont liées comme le oui et le non le sont... La patience qui "souffre" la vie n'est pas séparable de l'indignation qui s'insurge contre le mal. »* (p. 311)

Penser les liens qu'entretiennent le sujet et la vie nous empêche de *« rester figés dans l'hésitation à propos du sens ou du non-sens de la souffrance. »* (p. 296). Dérisoire donc de se lancer dans de vaines explications qui n'expliquent rien, faisant de la souffrance un objet d'étude en oubliant les victimes qui en subissent le poids. Trop court aussi d'en rester à la plainte, au cri désespéré et tragique,

enfermé dans la révolte et le hurlement.

Il est décisif en revanche de voir *« que le sujet et la vie prennent sens quand, se réfléchissant l'un dans l'autre, ils en arrivent à se réfléchir eux-mêmes en donnant naissance à cette pensée vécue qu'est la sagesse et à cette vie pensée qu'est l'existence. »* (p. 293). Sagesse et rapport à l'existence ne sont-ils pas au cœur de la question de la souffrance ? Dans une société d'immédiateté qui veut vaincre tous les obstacles, ne sont-ils pas comme une Parole perdue qu'il nous faut réanimer ? Il y a tout un travail pour retrouver silence, parole et présence. **Silence** : pour faire taire ce qui hurle en nous et de ce fait "ne parle plus". **Parole** : pour faire parler ce qui ne parle plus et de ce fait se tait. **Présence** : comble du langage en faisant du silence le langage du

langage. La présence, unité du sujet et de la vie, est une des clefs de l'énigme de la souffrance.

Nous voilà convoqués à un **retour** sur nous-mêmes dans notre rapport à la vie. N'est-ce pas le propre de la pensée que d'effectuer un tel retour ? La vie faisant retour à la vie et, dans ce travail, faisant émerger des forces de vie. Mais n'est-ce pas « *une contradiction profonde dans l'humanisme contemporain* [que de] *vouloir*

donner du sens à l'homme sans en donner à la vie qui est en lui » ? (p. 332)

...

Un livre passionnant, riche, décapant bien des clichés. Fortement structuré, il demande à être lu en continu et d'un bout à l'autre. Lisible, il reste accessible aux non-initiés à la philosophie. S'adressant à tous ceux qui sont au contact des souffrants, il donne

un éclairage suggestif sur la culture contemporaine. Les théologiens ont là du grain à moudre pour articuler sagesse existentielle et Révélation en Jésus-Christ, sur ce terrain particulièrement sensible qu'est la place de la souffrance dans notre tradition chrétienne. Un livre hautement recommandable... et à petit prix.

**Présenté par
Bernard TURQUET**

Dessins et destins d'enfants

Jours après nuit (Éd Hommes et Perspectives, Mars 2000, 145 F)

Serge BAQUÉ

Serge Baqué, prêtre de la Mission de France, est bien connu des lecteurs de la Lettre aux communautés.¹ Psychologue clinicien, il travaille auprès des enfants victimes de la violence avec l'association Handicap International.

Durant deux années, Serge a animé avec l'association rwandaise "Tumere" des ateliers d'expression par le dessin. Comment ouvrir une brèche dans ce cercle infernal qui enchaîne la victime à son bourreau ? Comment passer du "silence des agneaux" à la parole qui redonne goût à la vie ? *Dessins et destins d'enfants* est un livre témoin. Témoin du "miracle de la rencontre", lorsqu'elle repose sur "l'aveu partagé de nos fragilités et de nos ressources". Témoin de l'"acte éthique fondamental" qui consiste à ne pas renoncer à l'humanité, même dans les pires circonstances. Témoin de la juste attitude à chercher pour l'accompagnement relationnel des victimes de la violence. Témoin à transmettre pour que la barbarie n'ait pas le dernier mot et que l'histoire continue.



1. Voir le numéro 194 (janvier - février 1999) et le numéro 201 (mars - avril 2000).

Le retour du proscrit

Entre Lacs, Éd Le Vieil Annecy (3 rue J.-J. Rousseau, 74000 Annecy), 1999, 89 F

Dominique BLANCHET

Dominique Blanchet, prêtre de la Mission de France, relate l'histoire de Jean Nicaud, ancien compagnon du célèbre Mandrin et devenu proscrit. Dépossédé de son héritage par suite d'un complot, il est faussement accusé de crime, et obligé de fuir avant de pouvoir revenir dans son pays.

L'écriture est limpide et la lecture agréable. L'essentiel du message est l'amour d'un pays de montagne, La Savoie. Il nous le fait connaître et partager. Avec cette anecdote du milieu du XVIII^e siècle, l'auteur nous communique les émerveillements de sa jeunesse. Il les a conservés. Il invite à reprendre conscience des nôtres, issus des lieux de nos racines originelles.

Un très bon livre pour la détente du cœur et de l'esprit.

